

Brèves de Jean-François Mayer - 2017

Ces notes brèves sur des sujets variés sont publiées occasionnellement sur le site www.mayer.im. Je rassemble ces billets une fois par an ou tous les deux ans, afin de les mettre également à disposition des lecteurs intéressés sous la forme d'un recueil en PDF. Ce recueil suit un ordre chronologique inversé: les billets les plus récents se trouvent au début, les plus anciens à la fin.

8 janvier 2018

Je vais bientôt écrire comme Martin Luther

Source: <https://www.mayer.im/2017-12-je-vais-bientot-ecrire-comme-martin-luther/>

31 décembre 2017 — Jean-François Mayer

J'ai toujours aimé les textes bien présentés. Avec les possibilités offertes aujourd'hui par les traitements de texte, mais aussi en m'occupant de sites, difficile de ne pas m'intéresser aux polices de caractère. Sur des sites spécialisés, par exemple MyFonts, on peut acheter des polices de caractère pour différents usages : à utiliser sur son ordinateur ou sur un site web, selon le type de licence acquise. J'avoue avoir eu la tentation d'utiliser pour certains de mes sites une police particulière, avant de me décider finalement pour des solutions plus courantes. Sur mon ordinateur et pour produire certains documents, comme le texte des documents PDF sur Orbis.info, j'utilise en revanche volontiers la police de caractère Corda (Hoftype), dont j'apprécie à la fois la discrète élégance et l'excellente lisibilité. Le dernier ajout à ma panoplie de polices est Skema Pro (Mint Type), avec ses différentes variantes. J'admire le talent de ceux qui créent ces polices. Bien choisies, elles contribuent à l'attrait et à l'harmonie d'un texte.



Je ne pense pas que j'utiliserai souvent la prochaine police que créera l'Allemand Harald Geisler, mais je n'ai pas pu résister au plaisir de participer au financement participatif qui lui a permis de recueillir la somme de 21.508 € par l'intermédiaire de Kickstarter. La campagne vient de se terminer. Grâce à moi et à

490 autres contributeurs, Geisler va créer une police de caractère digitale restituant l'écriture manuscrite de Martin Luther ! En l'année du 500e anniversaire de la Réforme protestante, un artiste typographe allemand ne pouvait mieux choisir. Il faut dire que Geisler a déjà de l'expérience dans ce genre d'entreprise, puisqu'il s'est livré au même travail à partir de l'écriture d'Albert Einstein et de Sigmund Freud. Il se propose de continuer ensuite avec Martin Luther King.

Le coût estimé d'une telle opération n'a rien d'excessif : créer une police digitale restituant fidèlement une écriture manuscrite est un labeur de plusieurs mois, avec tous les défis qu'on devine. En attendant, pour encourager les soutiens durant sa campagne maintenant achevée, Geisler a mis à disposition un prototype avec quelques lettres à télécharger sur ordinateur ou sur iPhone. C'est ce qui m'a permis d'écrire « Martin Luther » en utilisant Pages sur iPhone, comme le montre l'image qui accompagne ce billet. Quand Geisler aura terminé son travail, dans quelques mois, tous ceux qui l'ont soutenu recevront la police de caractère, adaptée aux besoins de nombreuses langues utilisant l'alphabet latin, du basque au français en passant par le turc et l'indonésien (si Luther avait pu imaginer cela !). Bien sûr, on peut trouver plus lisible : mais j'écrirai sans doute quelques messages « luthériens » à des correspondants protestants !

Hélas, je ne parle pas le japonais...

Source: <https://www.mayer.im/2017-12-je-ne-parle-pas-le-japonais/>

6 décembre 2017 — Jean-François Mayer

Le journaliste était venu me rendre visite à Fribourg au début de l'été dernier, accompagné d'une (brillante) traductrice et de quelques autres personnes. Il travaillait pour le *Seikyo Shimbun*, un journal qui appartient au mouvement bouddhiste Soka Gakkai. « Avec un tirage de six millions d'exemplaires, m'apprend Wikipedia, il est le troisième journal le plus lu dans le monde. » La journée était probablement la plus chaude de l'année dans ma ville, et la température dans mon bureau était plutôt proche de celle d'un sauna. Nous avons cependant eu un long entretien (en anglais, traduit en japonais), dont les extraits choisis m'avaient ensuite été soumis pour contrôle et révision. C'est ainsi que j'ai eu le plaisir de me retrouver en première page et sur la plus grande partie de la page 3 de l'édition du samedi 21 octobre 2017 du *Seikyo*

Shimbun, dans la rubrique *Global Watch*. La semaine dernière, j'ai reçu quelques exemplaires justificatifs.



S'il m'est arrivé, à certaines occasions, d'apparaître dans des émissions télévisées qui atteignaient un très large public, je n'avais jamais encore donné un entretien potentiellement lu par six millions de lecteurs. Mais ce qui me fascine surtout est un entretien qui me fait, en quelque sorte, « parler en japonais ». Il m'est arrivé d'avoir des articles traduits en japonais, mais dans des périodiques au tirage modeste. Chaque fois avec un mélange d'amusement et de petite inquiétude : la traduction était-elle parvenue à rendre mes réflexions, avec leurs nuances et inflexions qu'il est si difficile de faire sentir de la même façon dans différentes langues ?

Je suis certain que les traducteurs du *Seikyo Shimbun* ont un excellent niveau et se livrent à un travail consciencieux. Mais comment des lecteurs japonais auront-ils perçu mes observations sur l'évolution et les perspectives des religions ? En attendant, je contemple ces beaux et (pour moi) indéchiffrables caractères japonais, en me demandant si ma pensée s'est subtilement nipponisée en passant dans le moule d'une autre langue.

Les Chinois délocalisent-ils ?

Source: <https://www.mayer.im/2017-11-les-chinois-delocalisent/>

17 novembre 2017 — Jean-François Mayer



© 2010 Hugo Maes | Dreamstime

Il y a quelque temps, j'ai commandé en ligne un petit chargeur solaire pour téléphone à une entreprise qui affiche une adresse aux États-Unis, mais dont

les produits sont fabriqués en Chine et arrivent directement d'Asie chez le client. Cela a pris du temps : deux mois entre le moment de ma commande et celui de la livraison. Il était « en chemin » depuis le 13 octobre, m'avait informé un courriel. Mais le paquet est arrivé cette semaine. C'était un petit emballage coloré soigneusement clos. J'ai jeté un coup d'œil à l'étiquette. Je m'attendais à voir un sceau postal chinois : à ma grande surprise, le paquet avait été posté au Laos, avec une adresse à Vientiane.

J'avais déjà entendu dire que la main d'œuvre en Chine était devenue plus coûteuse et que certains produits étaient maintenant sous-traités dans d'autres pays où les salaires sont inférieurs. Peut-être est-ce le cas ici, même si le mode d'emploi en chinois et en anglais (en minuscules caractères et dans un anglais... pittoresque) affirment que le produit vient de Shenzhen (Chine). Peut-être seuls les envois sont-ils effectués depuis le Laos. Il est vrai que le Laos évoque, dans mon esprit de jolis clichés asiatiques plus que les flux du commerce international ou des services postaux à prix imbattables.

Production au Laos ou envoi depuis le Laos, peu importe. La commande de ce chargeur illustre deux réalités. Un pays comme le Laos, qu'on atteignait autrefois au terme d'un long voyage, est devenu un point pas plus exotique qu'un autre dans des réseaux d'échanges internationaux. Et la simple commande d'un chargeur montre la mondialisation en action : commande envoyée à un service aux États-Unis (mais peut en réalité se trouver n'importe où dans le monde), production en Chine (ou peut-être ailleurs), envoi depuis le Laos, arrivée en Suisse — tout cela nous paraissant même parfaitement normal.

Encore faut-il savoir utiliser Powerpoint...

Source: <https://www.mayer.im/2017-11-savoir-utiliser-powerpoint/>

10 novembre 2017 — Jean-François Mayer

« Je suis inscrite à l'Université, mais je ne vais pas aux cours, ça m'ennuie... Enfin, j'y vais une fois sur cinq... » Les propos de l'étudiante qui parle à un ami dans le bus, juste derrière moi, retiennent mon attention : le matin même, j'ai lu dans le quotidien local un article sur une manifestation des étudiants de l'Université de Fribourg qui protestaient contre l'augmentation des taxes d'inscription, et je suis tenté un instant de penser qu'il y a des étudiants surnuméraires qui n'ont pas ces soucis. La sévérité de mon jugement se tempère en entendant la suite : « De toute façon, la plupart des profs nous projettent des diapositives et se contentent de lire ce qu'il y a dessus. » Je tairai le nom de la faculté dans laquelle elle étudie (de temps en temps...). Elle enchaîne en reconnaissant qu'il y a des exceptions,

avec des enseignants qui stimulent les questions ou qui invitent même leurs étudiants à soumettre des questions en ligne, puis à voter pour la question qui suscite le plus d'intérêt et devra être traitée dans le cours suivant.



© 2015 Hoozone – [iStockPhoto](#)

Un public d'étudiants est redoutable. Ayant l'occasion d'assister quotidiennement à des cours, ils en repèrent vite les faiblesses. Réussir à retenir l'attention d'un public d'étudiants est un bon test pour un orateur désireux de savoir si son discours est bien construit et intéressant. Malheureusement, il existe, dans l'université comme ailleurs (et parmi les professeurs comme parmi les étudiants), de piètres orateurs, et l'utilisation de Powerpoint (ou de Keynote, si vous êtes comme moi sur Mac) ne fait qu'aggraver la situation. Nombreux sont ceux qui pensent devoir projeter tout le contenu ou presque sur l'écran. Cela peut se justifier parfois pour un auditoire multilingue ou dont une partie a des difficultés de compréhension. Sinon, une judicieuse utilisation d'une présentation Powerpoint / Keynote est de souligner de façon concise les points essentiels, d'apporter des éléments complémentaires, de présenter des schémas et graphiques, ou de soutenir le propos par des éléments visuels. Fournir le texte de la présentation après celle-ci est une idée bienvenue, si l'on souhaite le faire — mais pas le projeter sur l'écran, sauf cas particuliers.

Un autre travers irritant, que j'observe souvent, est celui de l'orateur qui lit ce qu'il projette. Mais voyons : on s'adresse à son public, on ne parle pas à son écran ! D'autant plus qu'on a généralement devant soi, en plus petite taille, sur l'écran de son ordinateur ce qui est projeté en grand format sur l'écran de la salle. Il m'arrive de parler pendant une heure avec projection de diapositives sans regarder une seule fois le grand écran : en général, je place devant moi non seulement

la présentation sur ordinateur, mais également les diapositives imprimées sur papier, en petit format, afin de me rappeler clairement leur séquence.

C'est vrai qu'utiliser des présentations sur écran comme complément et soutien de l'exposé, et non comme affichage du texte de celui-ci, demande un travail supplémentaire. Parfois plusieurs heures, s'il faut chercher des illustrations adéquates ou mettre au point des graphiques. Mais de cette façon, Powerpoint / Keynote peut enrichir la présentation, ou au moins la rendre plus attrayante dans une ère de l'omniprésence de l'image — sans appauvrir la pensée, même si je ne méconnais pas les risques d'un discours qui en arriverait à se mouler sur le support et à s'articuler en fonction de celui-ci. Support visuel ou pas, l'objectif de l'orateur doit rester non seulement de proposer une réflexion intelligente, mais de le faire de façon aussi intéressante et claire que possible. Nous devons bien cela à ceux qui prennent le temps de nous écouter — et, si l'on enseigne, convaincre des étudiantes qui s'ennuient que les cours peuvent aussi être des moments passionnants...

Déclinaisons gothiques

Source: <https://www.mayer.im/2017-11-declinaisons-gothiques/>

6 novembre 2017 — Jean-François Mayer

Certains rapports d'activités sont feuilletés distraitement. D'autres retiennent notre attention, parce qu'une association nous intéresse particulièrement ou offre un contenu original. Je lis toujours les rapports annuels de [reinfo – Evangelische Informationsstelle Kirchen – Sekten – Religionen](#). Soutenu par les Églises réformées du canton de Zurich et d'autres cantons suisses alémaniques, ce service répond aux questions sur des mouvements religieux ou d'autres courants et croyances. Sous des formes qui ont évolué, il existe depuis 1963. Il dispose aujourd'hui d'un site web attrayant, avec un contenu riche et bien structuré.

J'ai consacré plus de temps que d'habitude à la lecture du rapport pour l'année 2016. Il contient dans sa seconde partie un compte rendu illustré de la 25e rencontre [Wave-Gotik](#), qui s'est tenue à la Pentecôte 2016 à Leipzig et avait attiré 23.000 visiteurs. Si je connais bien sûr l'existence d'une sous-culture « gothique », je ne me suis jamais penché sur ce sujet. J'ignorais donc la variété des tendances au sein de ce milieu. L'auteur du rapport, Laura Rolle, raconte en effet quels types de la scène gothique elle a croisés à la rencontre de Leipzig. Elle en établit une utile liste commentée.



C'est ainsi que je découvre l'existence (pas trop surprenante) des *Victorian Goths*, suivie des plus inattendus *Steampunk Goths* et *Cyber Goths* (*Industrial Goths*), des *Traditional Goths* (issus des milieux punks dans les années 1980), avant de passer aux *Cabaret Goths*, aux *Hippy Goths*, aux *Romantic Goths* et aux *Perky Goths* — sans oublier les *Vampire Goths*, les *Rivethhead Goths* et les *Military Goths*. Je n'avais jamais imaginé qu'il y en avait autant ! Et cela ne manque pas de laisser songeur sur la constitution de modernes tribus arborant des signes distinctifs, au croisement de modes, de préférences esthétiques et de quête d'identité.

On comprend qu'il y a là un véritable terrain de recherche. Et la religion, dans tout cela ? Le compte rendu de Laura Rolle nous apprend qu'il y avait des représentants de plusieurs religions, un « village païen » et des stands proposant de la littérature sataniste, tandis que les « goths chrétiens » étaient invités à assister à des cultes dans deux églises de la ville. La diversité religieuse existe aussi dans ces milieux.

Le goût du café — avec les compliments des Chemins de fer fédéraux

Source: <https://www.mayer.im/2017-10-gout-du-cafe-chemins-de-fer/>

22 octobre 2017 — Jean-François Mayer

Ce matin, le café que j'ai pris dans le train m'a paru meilleur que d'habitude. Peut-être l'était-il vraiment, peut-être l'ai-je imaginé. Mais il avait la saveur d'un cadeau : tandis que je contemplais le paysage d'après pluie qui défilait sous mes yeux, je buvais un espresso offert par une employée des CFF.



Il y a quelques semaines, à une heure tardive, je me dirigeais vers le wagon de tête du train dans lequel j'allais monter en gare de Lausanne. Un contrôleur et une contrôlease attendaient devant des wagons. En passant devant eux, je les saluai aimablement. Le train s'ébranla, la contrôlease arriva, je lui tendis mon abonnement avec un sourire et lui souhaitai une bonne soirée. Elle fit quelques pas, puis revint aussitôt, en me tendant une fiche imprimée : « *Monsieur, vous êtes tellement gentil : mon collègue et moi avons décidé de vous offrir un bon pour un café !* » Je la remerciai, un peu embarrassé, car je n'avais pas l'impression d'avoir un comportement exceptionnel, et je lui dis que je félicitais pour ma part les employés des chemins de fer pour leur amabilité : il est naturel d'être aimable à son tour envers eux. Elle m'expliqua que ce n'était pas si habituel. Je rentrai chez moi heureux, cette nuit-là, avec le sentiment qu'un simple sourire pouvait faire plaisir et qu'il ne fallait donc jamais s'en priver.

Les lecteurs de ces brèves l'auront déjà remarqué : je suis un usager fréquent des chemins de fer. J'utilise presque uniquement les transports publics, puisque je n'ai jamais jugé utile de passer mon permis de conduire. Et les trains offrent souvent de petites expériences ou anecdotes sympathiques, dont certaines ont été publiées sur ce site. Quand je monte dans un train en Suisse, je me sens un peu chez moi, dans un espace propice au travail, à la lecture, à la rêverie, à un assoupissement si je suis fatigué. Chez moi — mais pas au point de ce politicien original, rencontré il y a quelques années dans un train peu fréquenté et qui semblait le considérer comme son wagon privé dans lequel il m'accueillait. À mon arrivée à Fribourg, il poursuivait son voyage, mais m'avait accompagné à la porte du wagon pour prendre congé, comme il l'aurait fait pour un visiteur venu chez lui et repartant. Cela en dit long sur la familiarité qui peut se développer entre nous et ce moyen de transport, surtout dans un pays où les trains sont la plupart du temps ponctuels, propres et confortables.

Dan Brown, l'Église palmarienne et moi...

Source: <https://www.mayer.im/2017-10-dan-brown-eglise-palmarienne/>

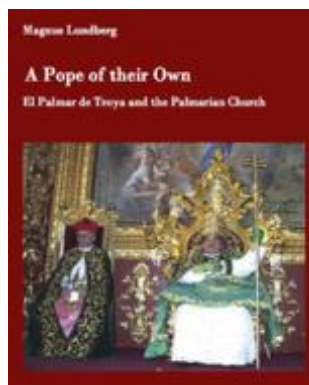
22 octobre 2017 — Jean-François Mayer



S.S. Pierre III, né en Suisse, est l'actuel pape à la tête de l'Église palmarienne.

Depuis quelques jours, deux articles publiés sur mon autre blogue, Orbis.info, connaissent un succès inattendu et arrivent chaque jour en tête des visites du site. Ces deux articles, parus [l'un en 2011](#) et [l'autre en 2016](#), ont pour thème un petit groupe religieux dont le centre se trouve en Espagne, l'Église catholique palmarienne. Ce groupe replié sur lui-même compte des fidèles dans plusieurs pays du monde, même si ses effectifs restent modestes et ont décliné au fil de son évolution et de crises internes. Organisé autour de ses propres papes depuis 1978 (Grégoire XVII, Pierre II, Grégoire XVIII — qui a apostasié en 2016 — et maintenant Pierre III, souverain pontife d'origine suisse), l'Église palmarienne a édifié une imposante basilique à Palmar de Troya, dans la région de Séville, lieu d'apparitions mariales non reconnues liées à la naissance du groupe.

Mais comment se fait-il que ce groupe qui n'intéressait que quelques spécialistes en dehors de l'Espagne, où les grands médias en parlent parfois, commence soudain à attirer l'attention de lecteurs arrivant sur mon site par des moteurs de recherches ? Je m'interrogeais, quand un article du *Spectator* m'a apporté la réponse sous la plume de Damian Thompson, journaliste britannique attentif aux thèmes religieux (« [Dan Brown's new target? The creepy Catholic sect with its very own pope and 'Vatican'](#) », *The Spectator*, 21 octobre 2017). Paru au début de mois, le nouveau roman de l'auteur à succès Dan Brown, *Origine* (JC Lattès pour l'édition française), fait entrer en scène l'Église palmarienne, de façon évidemment romancée. Les articles en français sur l'Église palmarienne ne sont pas nombreux : les moteurs de recherche dirigent donc vers mon site les lecteurs de Dan Brown curieux d'en savoir plus.



Professeur d'histoire du christianisme au Département de théologie de l'Université d'Uppsala, Magnus Lundberg est le meilleur spécialiste de l'Église palmarienne. Sur son blogue, il a publié sur ce sujet de nombreux articles ainsi que des documents introuvables (depuis des années, les publications de l'Église palmarienne sont difficilement accessibles pour les personnes extérieures au mouvement) : <https://magnuslundberg.net>.

En outre, pour les personnes souhaitant lire une synthèse sur l'Église palmarienne, son histoire et ses doctrines, Magnus Lundberg a publié au printemps 2017 un livre (en anglais), librement accessible et téléchargeable en ligne : *A Pope of Their Own: Palmar de Troya and the Palmarian Church*, Uppsala, Uppsala University (Department of Theology), 2017, 246 p. (Uppsala Studies in Church History, volume 1). Lien pour le téléchargement du PDF : <https://magnuslundbergblog.files.wordpress.com/2017/05/palmar-final3.pdf>

Zouleikha : un grand roman

Source: <https://www.mayer.im/2017-09-zouleikha-un-grand-roman/>

14 septembre 2017 — Jean-François Mayer

J'ai ouvert le livre de plus de 450 pages alors que le train quittait une gare parisienne. Je ne l'ai abandonné que le temps de changer de train en Suisse et l'ai fermé à la dernière page, peu avant d'atteindre ma ville de Fribourg. Ce n'est pas tous les jours qu'on se lance dans une lecture si prenante qu'on ne peut l'abandonner avant la fin. J'avais lu dans le cahier littéraire du quotidien *Le Temps* (25 août 2017) un [compte rendu de ce livre](#), par Isabelle Rüf. Quelques jours plus tard, allant assister à une lecture dans la jeune librairie [Page 2016](#), à Payerne, j'ai vu [Zouleikha ouvre les yeux](#) et décidé de l'acheter, par curiosité.



L'excellente traduction de Maud Mabillard transmet tout le souffle et la convaincante écriture de ce livre aux personnages denses et attachants, qui commence au Tatarstan en 1930, alors que le régime communiste confisque les biens et propriétés agricoles et déporte en Sibérie des personnes de toutes origines et de toutes classes sociales. Après une première partie qui nous plonge dans la vie dure d'une femme dans une famille paysanne tatare, avec ses règles et ses croyances, le livre nous fait suivre sa déportation et l'interminable errance des déportés transportés vers la Sibérie dans des wagons à bestiaux. Au fil des péripéties, une poignée seulement parvient finalement à la destination assignée, petit microcosme social dans lequel les survivants ne sont pas toujours ceux auxquels on se serait attendu. C'est ensuite la vie dans la colonie qu'ils créent à partir de rien, sous la direction du tchékiste soviétique chargé de diriger le convoi et forcé finalement de rester en Sibérie. Dans un système qui broie les êtres, et les amène parfois à se révéler aussi, les forces de vie et de survie s'affirment malgré tout, mais toujours fragiles.

La couverture nous apprend que ce livre très fort est le premier roman de Gouzel Iakhina, née en 1977 au Tatarstan. Elle précise que ce livre a rencontré un grand succès en Russie à sa parution en 2015 et a été traduit dans plus de vingt langues. Les Éditions Noir sur Blanc ont eu l'heureuse initiative de nous offrir cette traduction française. Comme le souligne la belle et profonde postface de Georges Nivat, ce roman « *ranime à nos yeux la littérature russe d'aujourd'hui* » grâce au « *sang neuf d'un cosmos poétique non russe* ». « *Une littérature russe qui encore une fois parle par une voix qui n'est pas russe, une voix tatare qui parle russe* »...

Gouzel Iakhina, [*Zouleikha ouvre les yeux*](#) (trad. Maud Mabillard, avec une préface de Lioudmila Oulitskaïa et une postface de Georges Nivat), Lausanne, Éditions Noir sur Blanc, 2017, 466 p.

Deux lecteurs se rencontrent...

Source: <https://www.mayer.im/2017-09-deux-lecteurs-se-rencontrent/>

13 septembre 2017 — Jean-François Mayer

À la gare de Lyon, je m'installe à ma place dans le TGV à destination de la Suisse. En même temps arrive un homme un peu plus âgé que moi, qui sera mon voisin de voyage. Il regarde le porte-bagages et jauge l'effort à produire pour y hisser le long sac de voyage noir qu'il porte à la main. Il accepte volontiers ma proposition de l'aider. Une fois le bagage en place, il m'explique que les livres sont lourds... Avec un sourire, je lui réponds : « *Ah, vous aussi...* » et je lui confie que je voyage toujours avec trop de livres dans mes bagages — la peur de l'état de manque ! — sans parler des volumes achetés en route. Regard compréhensif de mon interlocuteur. Nous nous congratulons d'avoir, cette fois-ci, l'un et l'autre résisté à la tentation pendant nos brefs séjours parisiens. La conversation se poursuit tout naturellement en évoquant les trop nombreux achats que nous faisons, et les problèmes de place : lui aussi a commencé à placer ses livres en doubles rangées sur les rayons, malgré les difficultés que cela entraîne pour retrouver ensuite un ouvrage qu'on souhaite consulter ou relire.

Je sens que nous avons tous deux la satisfaction de nous trouver face à quelqu'un qui nous comprend et pour qui comptent ces questions qui semblent de bien piètre importance à d'autres interlocuteurs. Le train s'ébranle. Je lui dis : « *Bon voyage et bonne lecture !* » Nous nous plongeons chacun dans nos livres (j'en avais un très bon, j'en parlerai dans le prochain billet). Et nous n'avons plus échangé la parole avant l'arrêt du train à la gare de Genève, pour nous dire au revoir.

Faux drapeau : petite leçon sur une image et son interprétation

Source: <https://www.mayer.im/2017-08-faux-drapeau-petite-lecon-sur-une-image-et-son-interpretation/>

18 août 2017 — Jean-François Mayer

Depuis les incidents de Charlottesville, une épidémie d'élimination de monuments rappelant la mémoire du camp confédéré de la guerre de Sécession fait rage aux États-Unis. Il y aurait beaucoup à dire à ce sujet, mais les complexes questions d'histoire et de mémoire que soulève cette vague épurative demanderait de plus longues réflexions qu'un court billet. Dans la masse des

articles publiés quotidiennement autour de ce thème, j'apprends aujourd'hui que les cas de [drapeaux à croix gammée flottant sur des maisons](#) se multiplieraient aux États-Unis. En lisant l'article de *Mashable* sur le site de *France 24*, on peut voir des photographies de plusieurs exemples signalés sur les réseaux sociaux, à vrai dire antérieurs pour la plupart à août 2017. L'un retient particulièrement mon attention : non seulement le drapeau à croix gammée flotte à côté du drapeau américain, mais il est suivi d'un autre drapeau que je ne parviens pas à identifier tout de suite (il s'agit de celui des *marines*) et... du drapeau du Vatican ! En voyant cette bizarre juxtaposition de patriotisme américain, de national-socialisme (je le pensais du moins) et de catholicisme, je me suis dit qu'il y aurait peut-être matière à un billet sur les bricolages idéologiques. Je me suis cependant fait un devoir d'aller vérifier d'abord, d'autant plus que la photographie datait de 2013.



 **Kristi Olds** 
@kristioldstv

 **Suivre**

Anger in Stratford after someone flew the Nazi flag outside his home today, right next to the US flag @News12CT
23:26 - 26 juin 2013

Heureuse prudence ! En moins d'une minute, j'ai découvert plusieurs articles sur cette affaire. Le propriétaire de la maison n'était pas un militant néonazi, mais un ancien *marine* septuagénaire, qui avait décidé en 2013 (un peu naïvement peut-être...) de hisser le drapeau à croix gammée à côté de celui des États-Unis d'Amérique pour [mettre en garde contre la dérive totalitaire](#) à laquelle, selon lui, conduisait la politique du président Obama. Pour notre homme, placer les deux drapeaux côte à côte devait mettre en lumière la concurrence entre les idéaux américains et le supposé totalitarisme gouvernemental. Il ne décrocherait le drapeau que lorsque le président Obama démissionnerait ou changerait de politique. Face aux réactions du voisinage, il annonça qu'il avait commandé un drapeau israélien et le placer à côté des autres, afin de bien démontrer qu'il n'était nullement antijuif : on peut douter que cela aurait vraiment calmé la situation... Finalement, l'irritation de ses voisins et la publicité donnée à son initiative décidèrent ce septuagénaire, qui n'était certainement pas un génie de

la communication, à [renoncer](#) à arborer le drapeau à croix gammée...

Ainsi, ce qui aurait dû être un billet sur les confusions idéologiques est devenu une petite pièce de plus au dossier toujours actuel des images et de leur signification — pas toujours celle à laquelle on aurait d'abord pensé. Et une occasion de plus de rappeler la nécessité de vérifier toujours ce qui se trouve en ligne en remontant à la source, si celle-ci est peu claire. En tout cas, cette image est utilisée à tort pour soutenir que de plus en plus de sympathisants néo-nazis font flotter leur drapeau devant des maisons américaines.

Du bikini comme symbole mouvant...

Source: <https://www.mayer.im/2017-08-du-bikini-comme-symbole-mouvant/>

15 août 2017 — Jean-François Mayer



Selon mes expériences, une photographie de jeune femme de plaisante apparence augmente fortement le nombre des lecteurs d'un article, quel que soit le sujet. Et puisque le sujet s'y prête... parions que ce sera le cas pour celui-ci (© [Daniel Dash](#) | [Dreamstime.com](#)).

En attente de correspondance dans une gare française, la semaine dernière, j'ai acheté — comme je le fais souvent — quelques journaux et périodiques que je ne trouve pas dans les kiosques en Suisse. Parmi ceux-ci se trouvait le petit « quotidien d'opposition catholique et nationale » *Présent*, dont la sensibilité religieuse est clairement traditionnelle. Mon attention avait été attirée par le titre de première page sur « Le scandale des prières de rue » (prières musulmanes, bien sûr). Mais c'est un article en deuxième page qui inspire ce billet : une chronique d'Alain Sanders sur la « révolte du bikini » en Algérie. Le sujet est mentionné par de nombreux médias cet été. Malgré les campagnes pour

dissuader le port du bikini, des milliers de femmes algériennes entendent [braver la pression](#) et défendre leur liberté de se rendre à la plage [dans la tenue de leur choix](#). Sanders les félicite de se battre « pour avoir le droit tout simple, tout bête, de pouvoir se baigner en maillot une ou deux pièces ».

Une fois de plus, nous voyons des objets devenir des symboles, mais leur statut est mouvant. En effet, si *Présent* avait été publié vers 1950, au moment où la mode du bikini commençait à prendre son essor, je doute que ce journal aurait été un enthousiaste soutien de cette nouvelle mode balnéaire : il est vrai que, à cette époque, cela n'avait rien à voir avec l'islam. Dans un article publié en 2013, Niamh Cullen (University College, Dublin) a examiné l'attitude de l'important magazine catholique italien *Famiglia Cristiana* sur les questions de mode féminine entre 1954 et 1968. Dans une période de changements sociaux rapides, l'Église catholique se préoccupait des vêtements et de préserver la moralité face à de nouvelles modes (par exemple la minijupe des années 1960). Cullen rappelle que la vénération de Maria Goretti, canonisée en 1950 pour avoir préféré perdre la vie plutôt que sa virginité lors d'une tentative de viol, était proposée comme le modèle d'un idéal moral élevé. À vrai dire, l'analyse des prises de position du magazine révèle un glissement et de progressives concessions : alors qu'une réponse à une lettre de lecteurs en 1950 était intitulée « La tragédie du [costume de bain] deux pièces », une réponse à une mère qui demandait — en 1968 — si elle devait accepter la demande de sa fille de lui acheter un bikini expliquait qu'il était certes « moralement faux de porter un bikini », mais qu'un refus pur et simple risquait de lui aliéner sa fille. Dans les années 1960, les rédacteurs de *Famiglia Cristiana* avaient conscience de perdre la « bataille vestimentaire », conclut Cullen.

Il y a une soixantaine d'années, des catholiques voyaient la vogue du bikini comme un signe de perte du sens moral. Aujourd'hui, il est devenu pour eux un symbole de résistance à l'islamisation.

Niamh Cullen, « *Morals, modern identities and the Catholic woman: fashion in Famiglia Cristiana, 1954–1968* », *Journal of Modern Italian Studies*, 18/1, 2013, pp. 33-52

Le poète et l'argent

Source: <https://www.mayer.im/2017-08-poete-et-argent/>

3 août 2017 — Jean-François Mayer

Je lis rarement de la poésie, malheureusement : trop d'autres livres attendent déjà sur mes rayons. Je ne connais donc guère les poètes contemporains, et moins

encore les poètes suisses alémaniques. Et je n'aurais jamais entendu parler d'Urban Gwerder (1944-2017) si mon attention n'avait été attirée par une [notice nécrologique](#) à son sujet, intitulée « Insatiable soif de vie », dans la *Neue Zürcher Zeitung* (25 juillet 2017). La *NZZ* est un quotidien de référence, qui publiait encore trois éditions quotidiennes (différentes) à l'austère présentation dans les années 1960 : le matin, l'après-midi et le soir ! À cette époque, le jeune poète désargenté fit plusieurs fois irruption dans la rédaction ce sérieux journal zurichois en annonçant : « *J'ai besoin d'argent, voici des poèmes.* » Il recevait une avance d'honoraires et le journal imprimait ses poèmes.

Cette histoire m'a ravi. Certes, un rédacteur appréciait ses talents et entendait ainsi l'aider (tout en lui conseillant d'apprendre à mieux se comporter en société, « *gesellschaftsfähiger zu werden* »). Mais je me demande combien de journaux seraient prêts aujourd'hui à imprimer des poèmes aussi cavalièrement soumis par leur auteur, et en plus à le rémunérer pour cela !

Le poète doit-il être famélique et désargenté pour créer ? Espérons que non. Il ne doit pas y avoir, en Europe, beaucoup de poètes qui vivent de l'écriture. C'est un problème plus général pour les artistes : plus d'un jeune musicien a fait l'expérience d'être invité à donner un petit concert par des gens qui oublient parfois qu'un salaire décent serait bienvenu. Même s'il prend du plaisir à exercer son art, l'artiste doit y mettre des efforts et il lui faut bien vivre, pourtant. À moins de rencontrer un mécène — ou de connaître un rédacteur de la *NZZ* dans les années 1960...

Je profite de ce billet pour signaler le dernier recueil de poèmes que j'ai lu, ce printemps. Il s'agit d'un choix de poèmes soumis au jury du Concours de la Feuille de Chêne, à Lausanne, un concours lancé en 2016 avec la soutien de la Fondation Marcel Regamey. Le cahier de 62 pages contient de beaux poèmes d'Edouard de Perrot, de Philippe Sudan, de Jacques Kùpfer, de Michel Barras et de Dulio. Pour plus de renseignements sur le Concours de la Feuille de Chêne ou pour commander le recueil:

www.feuille-de-chene.ch

Est-ce moi ou mon double ?

Source: <https://www.mayer.im/2017-07-est-ce-moi-ou-mon-double/>

28 juillet 2017 — Jean-François Mayer

J'étais étudiant à Lyon quand j'ai découvert pour la première fois un homonyme : des affiches annonçaient une exposition d'un peintre portant le même nom que moi. Cela me valut quelques félicitations d'amis surpris de découvrir ce talent inconnu (je démentis honnêtement) et un quiproquo auprès d'une librairie d'ancien à laquelle j'avais adressé un courrier. Par la suite, durant de longues années, ma route ne croisa plus celle d'homonymes — à l'exception d'un Français auteur d'un livre sur la théorie du cyclisme, classé avec les miens dans certaines bibliothèques — encore un talent inconnu ! Dans le répertoire téléphonique suisse, je reste le seul Jean-François Mayer. Bien sûr, avec Internet, j'ai commencé à découvrir quelques homonymes dans différentes régions du monde. Et l'an dernier, dans un hôtel de Lausanne, j'ai failli être confondu avec un client français portant mon nom et déjà enregistré dans leur système.

À la fin du mois de juin, j'ouvre mon journal quotidien local, *La Liberté*. En parcourant le courrier des lecteurs, j'y trouve une lettre signée par... Jean-François Mayer, évoquant les [grandes chaînes commerciales écrasant les petits magasins](#). Même si je suis plutôt d'accord avec le contenu de ce texte, je n'en suis pas l'auteur. La signature est suivie du nom d'une localité voisine : le lecteur attentif aura deviné qu'il ne s'agissait pas de moi, à condition de savoir où je réside. Mon homonyme n'apparaît pas dans l'annuaire téléphonique : je ne sais donc rien de lui et j'ignore son adresse.

Au début de ce mois, lors du colloque de la [Société internationale de sociologie des religions](#) (SISR), je présente une communication (sur l'affaire des minarets en Suisse) devant quelques centaines de chercheurs. Après la séance, je vois s'approcher un universitaire au nom slave, qui fait référence à un échange de courrier électronique que nous aurions eu récemment. Son nom ne me dit rien, et j'essaie désespérément de me souvenir de cette correspondance. Il m'explique qu'il s'agit d'un article que j'aurais promis d'écrire sur le Christiadé au Mexique. Je ne suis jamais allé au Mexique et je n'ai aucune compétence sur cet épisode historique. Voyant mon étonnement, mon interlocuteur me dit : « *Mais vous êtes pourtant bien Jean-François Mayer ?* » Soudain, je devine le quiproquo : à l'Université Concordia (Montréal) enseigne un [professeur de sciences politiques](#), spécialiste d'études latino-américaines, qui porte le même nom que moi (et également une petite barbe), mais que je n'ai pas l'honneur de connaître. Soulagé, j'explique le malentendu à mon correspondant fantôme, qui admet : « *C'est vrai, vous ne ressemblez pas à la photo sur le site.* »

Quand un chercheur résiste à la tentation de faire une blague...

Source: <https://www.mayer.im/2017-07-confession-quand-un-chercheur-resiste-a-la-tentation-de-faire-une-blague/>

13 juillet 2017 — Jean-François Mayer



Hier soir, un collègue chercheur m'a envoyé un article de presse sur un gourou indien qui serait décédé en 2014 d'une crise cardiaque et que ses disciples conservent congelé, certains qu'il se trouve en réalité en état de méditation profonde et en sortira un jour. Un conflit oppose le mouvement à sa famille, qui voudrait en finir et constater le décès. Selon les articles de presse, une rivalité pour le contrôle des biens du maître congelé ne serait pas étrangère à cette controverse. Mon collègue indique le site web du groupe. Je décide d'aller le voir... et je tombe sur la page pour démarrer une installation de WordPress. Un problème technique sans doute (le nom de domaine est enregistré jusqu'en 2020), mais cela laisse le site vulnérable à quiconque serait tenté d'en prendre brièvement le contrôle et de le recréer avec n'importe quel contenu — même si le véritable propriétaire mettrait rapidement un terme au piratage.

Un instant, la tentation d'une blague de potache m'a traversé l'esprit : et si je réinstallais WordPress, avec une seule page en anglais déclarant « *Je suis vraiment mort, prière de débrancher le congélateur et de m'enterrer d'urgence* », message suivi de la signature du gourou?... L'idée m'a amusé, mais je ne l'ai pas fait : pas seulement parce que ce serait illégal et parce j'ai des tâches plus importantes à accomplir que des blagues de plus ou moins bon goût, mais aussi parce que ce qui nous amuse, en tant que lecteurs ne connaissant du mouvement que cet épisode insolite, touche quelque chose qui est très important pour les disciples, même si cela fait sourire les non croyants.

Le mois dernier, j'ai été invité à participer à une stimulante école doctorale réunissant de jeunes chercheurs travaillant sur différents phénomènes religieux. Une bonne remarque d'un participant m'a

donné l'occasion de partager quelques réflexions sur notre façon d'approcher les mouvements que nous étudions : nous y consacrons du temps, de l'attention, de la curiosité, mais jusqu'à quel point prenons-nous au sérieux les croyances qui, pour les membres, sont essentielles ? Certes, le rire ou le sourire est un mécanisme de décompression bien connu et légitime dans différentes activités professionnelles exigeantes. Mais comment gérons-nous la confrontation à des croyances « bizarres », notamment quand nous en discutons entre chercheurs qui approchent ces réalités tout en conservant notre distance intérieure ? Je me souviens de ce fondateur d'un mouvement religieux, invité à un colloque académique, qui avait été choqué en découvrant la désinvolture avec laquelle les intervenants évoquaient certaines croyances de groupes étudiés. Il n'y a pas de réponse simple : le fait même d'analyser (et déconstruire) des croyances religieuses sans y adhérer peut déjà déboucher sur un discours choquant pour le croyant.

Toute mythologie (au sens technique du terme), doctrine ou pratique religieuse peut susciter la perplexité, le rejet ou l'ironie chez celui qui ne l'embrasse pas. Cela vaut aussi pour les « grandes religions », même si leur ancienneté et l'adhésion d'un nombre plus important de fidèles leur confèrent une crédibilité sociale plus forte. Mais le chercheur qui étudie des groupes religieux et s'efforce de comprendre leurs démarches, à partir de différentes approches disciplinaires, se trouve dans une position particulière d'intimité et de distance par rapport à son objet d'étude. Plus j'avance, avec l'expérience accumulée au fil des années, plus j'essaie de me souvenir que les croyances que je rencontre, si insolites qu'elles soient parfois (et je ne vais pas m'interdire tout sourire), non seulement *font sens* pour celles et ceux qui y adhèrent, mais *donnent sens* à leur vie et à leur intelligence du monde.

P.S. : le site auquel je fais allusion est maintenant à nouveau en ligne. J'ai attendu qu'il le soit pour mettre en ligne ce billet.

Le savant, la valise et l'imperméable

Source: <https://www.mayer.im/2017-06-savant-valise-et-impermeable/>

16 juin 2017 — Jean-François Mayer



Attachée à la poignée, l'étiquette verte bien visible d'une agence de voyage disparue devait permettre de distinguer aisément ma valise. Et pourtant...

Il y a une semaine, mon avion atterrissait au petit aéroport finlandais de Turku, où je me rendais pour un colloque. Notre vol était le seul dans cet aéroport au trafic modeste. L'atmosphère était tranquille et même silencieuse devant le tapis roulant qui amenait prestement nos valises, dans le petit hall d'arrivée. Je me tenais un peu en retrait. Je vis ma valise arriver. Alors que je m'apprêtais à la récupérer, un homme d'origine indienne, à peu près du même âge que moi, s'en empara et la déposa à côté de lui. J'observai ce qu'il allait faire. Sachant les risques de confusion toujours possibles, j'avais attaché à la poignée de ma valise noire l'étiquette verte d'une agence de voyage suisse défunte, étiquette bien visible. Mais cela ne suffit pas à dissuader le voyageur indien. Il tourna dans tous les sens *ma* valise, semblant contrarié d'y voir *mon* étiquette, au lieu d'en tirer la conclusion que ce ne pouvait être *sa* valise. Je décidai de mettre un terme à ma petite expérience et de récupérer ma valise : « *Excusez-moi, Monsieur, c'est ma valise* », lui dis-je en me saisissant du bagage. Il sembla un peu surpris, mais ne fit aucune difficulté.

À la sortie, je le vis arriver avec sa valise : elle se distinguait de toutes les autres par un énorme papier blanc collé, qui occupait presque tout un côté, avec les coordonnées du voyageur. Aucune étiquette à la poignée. Impossible à confondre avec ma valise. L'homme était accueilli par une personne qui semblait être la représentante d'un institut académique. J'en conclus qu'il s'agit d'un chercheur invité. Et je regrettai presque de ne pas avoir laissé se poursuivre l'expérience plus loin, pour voir s'il serait finalement parti avec ma valise.

Je sais, cela paraît impossible — ou alors relever de scénario de films, comme ce *thriller* américain dans lequel un universitaire américain en visite à Paris se retrouvait pris dans une dangereuse affaire à la suite d'une confusion de valise à l'aéroport. Pourtant, j'ai fait l'expérience personnelle que des confusions à première

vue impossibles peuvent survenir — et chaque fois, curieusement, dans un environnement académique.

Il y a une quinzaine d'années, à la fin d'un colloque qui réunissait une cinquantaine de personnes à la School of Oriental and African Studies (SOAS) à Londres, j'étais le dernier à partir. Je m'approchai du portemanteau pour découvrir que mon imperméable ne s'y trouvait plus. Il en restait un autre, mais d'une couleur différente, d'une forme différente, et avec ceinture alors que le mien n'en avait pas : aucune confusion possible. C'était vendredi soir : j'alertai le concierge et un organisateur encore présent, en les priant de m'informer si mon imperméable était retrouvé. Et je passai une partie de la journée suivante à visiter des magasins pour en acheter un autre, car c'est le genre de vêtement utile pour le climat britannique...

Quelques jours plus tard, je reçus un appel de Londres : un professeur présent s'est soudain rendu compte qu'il portait un imperméable qui n'était pas le sien — après l'avoir utilisé durant cinq jours, alors que mes gants et d'autres objets se trouvaient dans les poches, et malgré la différence de couleur et les autres particularités ! L'imperméable me fut renvoyé avec des excuses. La mésaventure me convainquit que le cliché du savant distrait avait de sérieux fondements. Et je n'aurais été qu'à moitié surpris de voir le chercheur indien de l'aéroport de Turku s'éloigner placidement avec ma valise...

C'est le ton...

Source: <https://www.mayer.im/2017-06-c-est-le-ton/>

16 juin 2017 — Jean-François Mayer



© Martinmark | Dreamstime.com — [Megaphone Screaming Engineer Contractor Woman Photo](#)

Nous en avons tous fait l'expérience : nous entendons une personne parler dans une langue exotique que nous ne connaissons pas, et nous avons l'impression qu'elle est en colère contre son interlocuteur, ou qu'elle exprime d'autres émotions — à cause de la force de la voix ou du ton utilisé. Souvent, pourtant, nous constatons qu'il n'en est rien : d'une langue à l'autre, le ton varie. Le ton désigne à la fois la qualité sonore d'une voix (sa hauteur, son intensité...) et les sentiments

que celle-ci révèle. Un ton moqueur ou inquiet n'est pas le même. Mais si nous le saisissons dans notre langue maternelle ou dans d'autres langues proches ou familières, nous nous trompons vite quand il s'agit d'une langue qui ne nous offre aucun repère.

Il y a quelques jours, je me trouvais en Finlande. La plupart des langues européennes me permettent d'identifier certains mots grâce à la proximité avec l'une des langues que je comprends. Je l'ai constaté encore en Finlande, en regardant des inscriptions bilingues en finnois et en suédois : grâce à l'allemand, je parvenais à identifier plusieurs mots suédois. Guère de succès pour les textes en finnois, en revanche. Ils sont aussi hermétiques qu'une langue d'un autre monde. Au moins, le ton et les expressions faciales ne déconcertent pas trop le visiteur européen.

Mais quand il s'agit de langues asiatiques... À midi, j'ai mangé dans un restaurant tenu par des personnes d'origine ethnique chinoise. Les clients étant rares, les employés avaient renoncé au fond musical pour écouter une chaîne de radio chinoise. Dérangé dans ma lecture, j'ai commencé à écouter. Une femme était en train de parler, sur un ton qui me semblait comminatoire, mais ne l'était peut-être nullement pour des auditeurs chinois. Il ne semblait en tout cas ni inquiéter ni galvaniser les tenanciers du restaurant. Et je me suis rendu compte que, sans comprendre ce que signifiait le ton utilisé, je n'arrivais pas à deviner si la voix féminine lisait un bulletin de nouvelles, expliquait une recette de cuisine, racontait un épisode d'histoire ou exhortait ses compatriotes à suivre la ligne du parti vers l'avenir glorieux du socialisme de marché...

Un journal littéraire fribourgeois: découverte de L'Épître

Source: <https://www.mayer.im/2017-05-journal-litteraire-fribourgeoise-decouverte-de-lepitre/>

19 mai 2017 — Jean-François Mayer

Entouré de piles de livres, ne cessant d'en commander de nouveaux sans savoir si et quand je trouverai le temps de les lire, je regrette de ne pouvoir consacrer du temps à des découvertes littéraires — la plupart de mes lectures sont liées à mes recherches ou à des champs connexes. Il m'arrive quand même de lire d'autres choses, avec plaisir. Il y a quelques semaines, dans une petite succursale de la librairie [Librophoros](#), nouvellement ouverte non loin de chez moi, j'ai impulsivement acheté un livre sur la seule foi de son titre : *Les livres prennent soin de nous. Pour une*

bibliothérapie créative (Actes Sud, 2016). « *La lecture, écrit Régine Detambel, est un moyen de donner du sens au quotidien. La fiction, les contes donnent des lignes de conduite, des modèles de vie, des valeurs. [...] Le sujet âgé saisira, à travers ces histoires, des récits de vie qui lui permettront de retrouver le fil de sa propre existence.* » (p. 118) Qu'il s'agisse de lecture ou d'écriture, « *l'essentiel est tout de même d'être réveillé par un livre* » (p. 58).



La même librairie Librophoros m'a valu une découverte, autour d'un verre. Il y a deux semaines s'est déroulé un apéritif pour présenter ce nouveau et accueillant magasin. J'y ai engagé la conversation avec Matthieu Corpataux, qui a lancé en janvier 2013, à l'âge de 20 ans, un journal littéraire afin de « *faire connaître de jeunes auteurs en leur offrant la possibilité de travailler aux côtés d'écrivains confirmés. Ainsi, chaque semaine, et ceci à perpétuité, deux nouveaux textes de qualité offrent une lecture agréable et concise.* » Les textes soumis ne doivent pas dépasser 500 mots. Le propos n'est pas de publier tout texte reçu, mais de les examiner en comité de lecture et, le cas échéant, d'accompagner les auteurs afin de leur permettre d'améliorer leur œuvre. En 2014, à l'enseigne des [Presses Littéraires de Fribourg](#) (nouvellement créées à l'initiative d'enseignants et étudiants en littérature de l'Université de Fribourg), [L'Épître](#) a entamé la publication de petits volumes annuels, de présentation sobre et soignée, avec des sélections de textes d'auteurs connus ou (encore) inconnus. Le tome III est paru en novembre 2016.

J'ai avoué à Matthieu Corpataux ma honteuse ignorance de ce projet, tout en étant ravi de découvrir une fois de plus la richesse humaine et littéraire de mon canton natal. Je me suis procuré le plus récent tome de *L'Épître*, dont quelques pages m'ont accompagné plusieurs soirs, avec la curiosité de découvrir des auteurs qui me seraient sinon restés inconnus. J'ai

sauté quelques textes. Mais j'en ai lu la plus grande partie, sensible au talent de magiciens de la langue qui savent comment associer des mots, ciseler une phrase et susciter — sans artifice inutile — émotions et évocations.

Je repeindrais le ciel

Plafond de l'ici-bas

Du bleu de mon enfance (Olivier Buchs)

« *Chez elle, c'était une si âpre brumaille dès le couloir, qu'elle vous empourprait les pupilles.* » (Ferdinand Agathe)

« *Elle avait imaginé qu'il suffirait de franchir le seuil, de jeter un regard détaché, presque indifférent, sur le monde qu'elle abandonnait. Jusqu'à la porte d'entrée, elle avait résisté à l'envie de parcourir une dernière fois les pièces de la maison, elle voulait partir au plus vite. Mais, au moment de fermer la porte, elle avait regardé. Le reflet de l'escalier dans le petit miroir accroché au mur. Le ciel, là-bas, entre l'arbre et la vitre, si rarement contemplé. Le carreau cassé du carrelage, qu'on réparerait bientôt, avait-on dit au moment d'emménager. Elle avait senti tout le danger de ce regard. Elle avait fermé la porte, brusquement, plus fort qu'elle ne l'aurait voulu. La clé avait coïncé dans la serrure, comme d'habitude, elle avait forcé, était partie, vite, vite.* » (Olivier Pitteloud)

Régine Detambel, *Les livres prennent soin de nous. Pour une bibliothérapie créative*, Actes Sud, 2016 (154 p.).

Site de *L'Épître*, « le journal fribourgeois de la petite littérature très courte » : <http://lepitre.ch>

Chaque volume annuel imprimé est publié dans la collection *Création des PLF* : <http://www.plf-editions.ch/creation.html>

Les Églises de migrants en Suisse et leurs regards sur la situation religieuse

Source: <https://www.mayer.im/2017-05-les-eglises-de-migrants-en-suisse-regards/>

19 mai 2017 — Jean-François Mayer

Récemment, j'ai donné une conférence sur quelques aspects de l'évolution de la situation religieuse en Suisse [à un groupe de responsables d'Églises chrétiennes issues de la migration](#) dans la région de Genève. Même si le phénomène lui-même n'est pas nouveau, à commencer par l'arrivée de réfugiés protestants après la Réforme, la présence de communautés liées à des migrations s'est notablement accrue depuis les années 1980, avec une explosion de groupes de type évangélique. Elles incluent à la fois des groupes associés aux principales confessions

du pays et des communautés associées à d'autres branches du christianisme. L'Institut de sociologie pastorale de Saint-Gall (SPI) a publié en 2016 une étude sur les communautés chrétiennes de la migration en Suisse. L'intérêt de cette recherche est qu'elle s'appuie sur les résultats d'un questionnaire soumis aux responsables de ces communautés, et qu'elle fait donc aussi entendre leurs voix, outre les indications statistiques recueillies. Adressé à 635 communautés, le questionnaire a reçu 370 réponses. Quatre catégories de groupes : les « Églises évangéliques » (148), les communautés catholiques et uniates (118, avec dominante des missions linguistiques italiennes, espagnoles et portugaises), les Églises évangéliques historiques (70) et les Églises orthodoxes (34). L'importance statistique varie : 127 communautés ayant répondu comptent moins de 100 membres.



Les lecteurs intéressés par le sujet et comprenant l'allemand liront ce livre de 250 pages ; la présentation des résultats de l'enquête y est complétée par des commentaires et mises en perspective, rédigées par plusieurs auteurs. Le volume révèle des chiffres intéressants sur les réseaux chrétiens auxquels les communautés sont liées en Suisse (par exemple le Réseau évangélique suisse [RES] et son pendant alémanique, la Schweizerische Evangelische Allianz [SEA], pour 47 communautés évangélique, la Conférence des Églises africaines en Suisse [CEAS] pour 23 communautés). Il donne des informations sur les périodes d'implantation des communautés, accompagnant différentes vagues migratoires. Il nous renseigne sur le degré de plurilinguisme et de multinationalité (nous apprenons que 60 % des communautés évangéliques de migrants ayant répondu à l'enquête utilisent plusieurs langues dans leurs services religieux). 73 % des communautés évangéliques et orthodoxes sont organisées sous la forme juridique d'associations, et la grande majorité se financent entièrement elles-mêmes.

Un élément a particulièrement retenu mon attention : le regard porté sur la Suisse et ses Églises (le livre offre

aussi des aperçus sur les intéressants commentaires individuels qui accompagnaient ces réponses). Une majorité des communautés chrétiennes de migrants estiment que « la foi chrétienne en Suisse est en crise » : 50,4 % des nouvelles Églises évangéliques sont d'accord avec cette affirmation, et 31,7 % se disent plutôt d'accord ; ce sentiment est partagé dans les communautés catholiques et uniates (38,7 % d'accord et 46,8 % plutôt d'accord). Les Églises chrétiennes en Suisse ne sont pas vraiment perçues comme un modèle pour les communautés de migrants — à l'exception de la moitié des communautés orthodoxes (21,2 % d'accord et 30,3 % plutôt d'accord). En fait, une bonne majorité des communautés évangéliques nouvelles estiment que ce sont plutôt elles qui pourraient servir de modèles aux Églises chrétiennes en Suisse ! De même, ces communautés évangéliques estiment massivement que la Suisse doit à nouveau être évangélisée (71,4 % d'accord et 21,4 % plutôt d'accord), une opinion que partagent nombre de communautés évangéliques et uniates (45,9 % d'accord et 36,9 % plutôt d'accord) ; un nombre important de ces communautés de migrants estiment qu'elles ont un rôle à jouer dans cette nouvelle évangélisation. Et beaucoup d'entre elles tendent à penser que les Églises en Suisse s'adaptent trop fortement à la société actuelle (41,7 % d'accord et 36,4 % plutôt d'accord chez les nouvelles communautés évangéliques, 20,7 % et 44,1 % parmi les catholiques et uniates, 23,5 % et 32,4 % chez les orthodoxes).

Judith Albisser et Arnd Bünker (dir.), *Kirchen in Bewegung. Christliche Migrationsgemeinden in der Schweiz*, Saint-Gall, Edition SPI, 2016 (250 p.).

Comme les autres publications du SPI, le livre peut être commandé sur sa librairie en ligne : <https://shop.spi-sg.ch/>

Mon thé voyage en bateau à voile

Source: <https://www.mayer.im/2017-04-mon-the-voyage-en-bateau-a-voile/>

21 avril 2017 — Jean-François Mayer

Il y a quelques mois, quand j'ai découvert l'existence de la petite entreprise bretonne TOWT – Transport à la voile, je n'ai pas pu résister. « *Le meilleur de l'Atlantique, chez vous, porté par la force du vent.* » Au catalogue de TOWT, du rhum, des bières, du thé des Açores, du café moulu... J'ai commandé quelques produits — qui m'ont été livrés par la poste : difficile d'arriver jusqu'en Suisse en voilier ! Derrière l'initiative de cette jeune entreprise, l'idée n'est pas seulement de trouver une niche originale, mais de promouvoir un « avenir décarboné » et de proposer « *la propulsion vélique pour le futur* » : « *En utilisant la force*

du vent pour dessiner les contours d'une logistique maritime sobre en carbone, le transport à la voile offre des perspectives de développement économique et d'innovation. »



L'avouerai-je ? Tout en partageant le souci de TOWT de privilégier ce qui peut prévenir le recours à des sources de propulsion polluantes, ce n'est pas par souci éthique de réduire mon empreinte carbone que j'ai commandé quelques-uns de leurs produits. Mais parce que — comme nombre de leurs clients sans doute — l'idée de boire une tasse contenant du thé arrivé sur le continent par voilier m'a fait rêver. Comme un retour aux temps héroïques du transport maritime de produits exotiques vers l'Europe. Bien sûr, un thé arrivé par d'autres moyens de transport aurait le même goût — mais pas la même saveur dans mon imagination.

Bande dessinée : comment il n'est pas devenu moine (bouddhiste)

Source: <https://www.mayer.im/2017-03-bande-dessinee-pas-devenu-moine-bouddhiste/>

22 mars 2017 — Jean-François Mayer



Un grand merci à [Sara Teinturier](#), une chercheuse française qui étudie les reconfigurations du religieux dans les sociétés contemporaines et travaille depuis 2015 au Canada, pour avoir attiré l'attention des lecteurs de sa page Facebook sur une bande dessinée que je me suis procurée aussitôt. Son auteur est Jean-Sébastien Bérubé, un Québécois auteur de plusieurs albums déjà, qui raconte dans une très lisible BD de plus de 200 pages [Comment je ne suis pas devenu moine](#) (Futuropolis). C'est sur son expérience personnelle que s'appuie l'auteur pour nous entraîner dans un récit qui commence par l'intérêt adolescent pour le bouddhisme tibétain. « *Je lisais tout ce que je pouvais trouver sur le sujet. Les livres du Dalai-Lama, les voyages d'Alexandra David-Néel, le Troisième Œil de Lobsang Rampa... les bandes dessinées Le Lama Blanc, Jonathan et, bien sûr, Tintin au Tibet.* » Avec ces lectures, le Tibet « *s'est imposé dans mon esprit comme une contrée mythique. Ma destination ultime. [...] Je m'imaginais parcourir l'Himalaya à la recherche des plus grands maîtres spirituels.* » Le bouddhisme est idéalisé comme une profonde philosophie, en contraste avec une tradition catholique décrédibilisée.

Après les préambules québécois (et de premières perplexités), c'est, en 2005, le départ vers le Népal, puis la visite du Tibet. Cela commence par le contact avec le bruit, les foules, les fièvres, les réalités parfois sordides du sous-continent indien, les arnaques pour touristes et les exaspérations (voire crises de nerfs) que développe parfois le voyageur plongé dans tout cela. C'est la rencontre avec les réalités inévitablement contrastées de ces pays et du bouddhisme tel qu'il est vécu. L'album est un récit attachant et nuancé de belles rencontres et de rudes déceptions. Et malgré tout, au sortir du Tibet et de ses désagréments, cette déclaration à ses compagnons d'un voyage : « *Mais moi, j'ai aimé ça au Tibet. C'était mon rêve.* »

À Lumbini, lieu de naissance du Bouddha, l'un de ses interlocuteurs lui rappelle qu'on trouve aussi parmi les moines plus d'un hypocrite et dans les monastères tous les comportements aux antipodes de l'idéalisation

(les moines « sont des êtres humains comme tout le monde »), plaçant finalement notre aspirant moine de plus en plus ébranlé face à la question cruciale : « Pourquoi veux-tu devenir moine au juste ? Tu sais, il y a plein de gens qui viennent ici pour devenir moines ou nonnes en pensant que leurs problèmes seront réglés, mais en réalité ils les fuient. » Notre voyageur est-il vraiment prêt à renoncer à tout ? Sous forme de BD bien maîtrisée, une belle illustration des voyages occidentaux vers un Orient rêvé comme source de spiritualité et une invitation à la réflexion.

Jean-Sébastien Bérubé, [Comment je ne suis pas devenu moine](#), Paris, Futuropolis, 2017 (240 p.).
Blog du livre : <http://berubd.blogspot.com>

Anecdotes géorgiennes - III - La foi privée dans l'espace public

Source: <https://www.mayer.im/2017-03-anecdotes-georgiennes-iii-la-foi-privee-dans-espace-public/>

21 mars 2017 — Jean-François Mayer

Flânerie d'un dimanche à Tbilissi. J'observe un homme, qui passe devant une église. Il s'arrête, se tourne vers la porte de l'édifice, se signe au milieu des passants, puis poursuit son chemin. — Trois jours plus tard, dans l'avion qui décolle de Tbilissi. Les deux sièges voisins du mien, sur ce vol Aeroflot, sont occupés par deux Géorgiens d'âge moyen et volubiles : ils ne cesseront de converser durant tout le voyage. Alors que l'appareil s'élance sur la piste, l'un des deux suspend un instant la conversation et fait un signe de croix.



Procession vers la cathédrale de Tbilissi le 7 janvier 2015 (© 2015 [Heavydji](#) – [iStock](#)).

Ces gestes par lesquels un croyant exprime de façon claire — mais naturelle, sans pose et sans ostentation — sa foi dans l'espace public sont devenus

moins communs dans une bonne partie de l'Europe occidentale, mais on les rencontre plus souvent dans les pays méridionaux du continent. Un peu pour ne pas déranger, un peu par retenue ou gêne, la foi ne se montre plus trop ouvertement : les croyants s'adaptent à un environnement dans lequel les signes individuels de piété au quotidien semblent désormais confinés à l'espace privé.

C'est loin d'être le cas partout. Nombre de souvenirs me viennent à l'esprit, observés dans différentes régions du monde. Des jeunes qui semblent parfaitement « modernes » et ordinaires, dans les rues d'une ville, et qui s'arrêtent pour prier — voire s'agenouiller — devant un temple ou une église, avant de retourner à leurs activités. Une vieille dame qui ne parle pas ma langue, pour laquelle je tiens la porte ouverte à la sortie d'une station de métro, et qui s'arrête pour faire sur moi un signe de croix pour me remercier. Ou encore ce vif souvenir, il y a une quinzaine d'années, du compartiment d'un train qui traversait l'État indien de l'Andhra Pradesh. J'étais le seul Occidental, les autres occupants étaient des Indiens, hommes d'affaires ou commerçants, en discussion animée dans leur langue. C'était l'heure vespérale. Soudain, ils cessèrent de bavarder et commencèrent à réciter ensemble, durant plusieurs minutes, des prières hindoues, avant de revenir en toute simplicité à leur conversation, sans même me prêter attention. J'en fus tellement frappé que je m'emparai aussitôt de la Bible que j'avais dans mon sac et commençai à lire doucement des psaumes...

Anecdotes géorgiennes - II - Pieux et roublard, le chauffeur de taxi...

Source: <https://www.mayer.im/2017-03-anecdotes-georgiennes-ii-pieux-et-roublard-chauffeur-de-taxi/>

21 mars 2017 — Jean-François Mayer



J'ai suffisamment voyagé pour savoir qu'il y a des pays dans lesquels il ne faut pas entrer dans un taxi sans avoir convenu du prix de la course avec le chauffeur. Mais je ne m'étais pas enquis des tarifs pratiqués à

Tbilissi. Après quelques heures de marche dans la ville, fatigué encore par mon voyage de la nuit précédente, je décidai de regagner en taxi mon hôtel, à plus de trois kilomètres de l'imposante Cathédrale de la Trinité, où s'était terminée ma longue flânerie.

Justement, en quittant l'esplanade de la cathédrale, quelques taxis attendent et un chauffeur me propose ses services. Pourquoi pas ? En plus, deux petites icônes ornent son tableau de bord. Les signes de piété du chauffeur m'inspirent confiance et me paraissent garantir son honnêteté. Arrivé à destination, le prix demandé me semble très élevé... mais comment savoir, puisque je n'ai pas la moindre idée des tarifs ? Non sans exprimer mon scepticisme, je finis par céder. Arrivé à la réception de l'hôtel, je me renseigne : j'ai payé cinq fois le prix normal de la course.

Petite tricherie, grosse escroquerie ou même criminalité ne signifient pas absence de croyances religieuses (ou de superstitions, si l'on préfère, mais j'utilise ce mot avec parcimonie). Bien sûr, il y a des voleurs ou criminels qui ne croient à rien : je crains qu'ils ne soient de plus en plus nombreux dans nos pays. Mais il y a aussi des bandits assidus aux offices religieux, ou des mandrins qui renoncent à s'emparer d'un objet précieux parce qu'il est béni ou parce que son vol portera malheur. Certains pensent sans doute racheter leurs méfaits en se montrant généreux pour des œuvres religieuses. Sur d'autres plans, les cas de personnes croyantes et pratiquantes commettant des fraudes fiscales à grande échelle m'ont souvent amené à me demander si ces personnes, si elles sont catholiques ou orthodoxes, avouent ces actes comme péchés dans leurs confessions, ou si elles procèdent mentalement à une séparation des registres évitant tout embarras en leur permettant de s'en tenir à un prudent silence ? Comment s'arrange-t-on avec le Ciel sans changer de vie ?

Le 17 mars 2017, m'apprend une [nouvelle reprise par Cath.ch](#), le pape François a insisté sur l'importance de la confession. S'éloignant de son texte, il évoque « une légende du sud de l'Italie, la Madone des mandariniers. Cette fable raconte que si les voleurs ont prié la Vierge Marie durant leur vie, celle-ci fait preuve de miséricorde à leur égard et les aide à franchir les portes du Paradis, en les dissimulant du regard de saint Pierre. » Une histoire populaire qui vient à point pour illustrer mon propos...

Anecdotes géorgiennes - I - L'accolade d'une jolie inconnue

Source: <https://www.mayer.im/2017-03-anecdotes-georgiennes-accolade/>

21 mars 2017 — Jean-François Mayer

Rapide déplacement pour un colloque à Tbilissi, capitale de la Géorgie, il y a une semaine. Je n'étais jamais allé en Géorgie. Le premier soir, j'ai aimablement été invité à un plaisant repas par un Français qui réside dans ce pays. En regagnant mon hôtel, un peu après 22h, sur une grande avenue, je vis soudain marcher résolument vers moi une jeune fille souriante, les bras grands ouverts. Je la reçus dans mes bras pour une grande accolade, après quoi elle me quitta sans mot dire et se fondit dans la foule.

Mon accompagnateur m'assura que ce n'était pas une scène fréquente. Assez lucide pour ne pas imaginer que cet enthousiasme aurait été causé par mon charme irrésistible, j'émis la supposition d'un pari : peut-être la charmante inconnue avait-elle été mise au défi d'embrasser un passant étranger dans la rue ? En tout cas, ce n'était pas une arnaque — interrogation qui vint à mon esprit durant une fraction de seconde aussi : j'imaginai, par exemple, un homme furibard qui m'aurait ensuite abordé en m'accusant d'avoir mis en danger l'honneur de sa sœur et en réclamant une substantielle compensation financière !



Non, je n'ai pas reconnu la jeune fille de Tbilissi sur cette image, simple photographie prétexte pour illustrer le sourire et le charme des jeunes Géorgiennes. Source de l'illustration : © Radiokafka | [Dreamstime.com – Cute Girls In Traditional White Georgian Costumes Ready For Dancing Performance In Georgia Photo.](#)

Cela me rappelle une mésaventure survenue il y a vingt ans, à Chypre. Dans l'avion, je m'étais fait un devoir

de lire un guide pour les voyageurs. Celui-ci vantait l'hospitalité des Chypriotes et soulignait qu'il ne fallait jamais refuser une invitation à boire un café, car cela serait une grave offense. Ce conseil en mémoire, je sortis de mon hôtel pour découvrir Larnaca. À peine avais-je marché quelques mètres qu'une dame, assise devant un restaurant, s'adressa à moi. Elle me demanda d'où je venais, se dit ravie de savoir que j'étais francophone, car elle désirait apprendre cette langue, et m'invita à venir boire un café dans son restaurant. Je lui promis de m'y arrêter au retour de ma promenade.

Une heure plus tard, je pénétrai dans l'établissement presque désert, dont la lumière me parut étrangement tamisée — mais cela arrive parfois dans des pays ensoleillés. Je m'assis au bar et commandai une boisson, tandis que la patronne, en conversation avec un client, m'adressa un petit signe. Quelques secondes plus tard, j'eus la surprise de voir s'asseoir sur le siège voisin une jeune femme au regard las, qui commença sans mot dire à me caresser les jambes. En un éclair, je compris dans quel type d'établissement j'avais mis les pieds et je procédai à un retrait rapide vers mon hôtel, en laissant sur le comptoir plus qu'il n'en fallait pour le paiement de ma boisson ! De telles expériences m'ont enseigné la prudence — et appris qu'il ne faut pas suivre à la lettre les guides de voyage. À Tbilissi, j'ai été heureux de voir qu'il n'y avait nulle intention maligne derrière un *hugging* inattendu.

Mais où sont leurs livres?...

Source: <https://www.mayer.im/2017-03-mais-ou-sont-leurs-livres/>

3 mars 2017 — Jean-François Mayer

Il y a quelques jours, en parcourant un numéro du journal *Le Temps*, mon attention a été attirée par un [article](#) évoquant l'affaire de divorce d'un couple richissime. Je ne suis pas amateur de presse *people*. Les premières lignes de l'article m'ont pourtant incité à lire la suite : « *Ils vivent entre Paris, New York, Gstaad et Monaco. Partout et nulle part. Ils collectionnent les toiles de maîtres, fréquentent les foires d'art contemporain et les soirées mondaines, se déplacent en jet privé.* » Ce n'est pas l'avion privé qui m'a interrogé, mais le « *partout et nulle part* », un nomadisme de luxe, d'ailleurs au cœur du sujet : selon l'endroit où le divorce sera prononcé, les conséquences financières seront très différentes pour la future épouse. Pour prouver où le couple vit vraiment, les deux parties étalent devant la justice le nombre de paires de chaussures, sacs à main et vêtements dans le

dressing de Madame dans chacune des quatre villes où le couple en rupture possède une résidence.

En avion privé ou pas, je me suis demandé comment mener une existence aussi nomade ? Et, surtout : où se trouve leur bibliothèque ? Apparemment, celle-ci n'est pas un argument pour prouver le véritable lieu de résidence des intéressés. Pour moi, ce serait la meilleure des preuves : là où sont mes livres, là se trouve le centre de ma vie. Je doute que ces personnages possèdent les mêmes livres à quadruple, avec un exemplaire dans chacune des résidences... Il est certes possible qu'ils soient bibliophiles, même si l'article ne le mentionne pas. Ou ce couple mène-t-il une vie sans véritable bibliothèque ?

Probablement la majorité des lecteurs de l'article n'ont-ils pas pensé à se poser la question. Et chacun vit comme il l'entend : il y a des passions aussi légitimes (et moins envahissantes) que les livres. L'article cité ne me sert qu'à illustrer une réflexion, au-delà du cas particulier. Pour celles et ceux d'entre nous dont la vie quotidienne est entourée de rayons de livres, de piles de revues volumineuses et de tentateurs catalogues d'éditeurs ou d'antiquariats, il est difficile de comprendre une vie, luxueuse ou modeste, qui nous éloignerait constamment de notre bibliothèque dévoreuse d'espace. Mais rassurez-vous : malgré les slaloms entre des livres et documents en périlleux équilibre pour atteindre mon bureau ou mon ordinateur, je n'en suis quand même pas encore arrivé à la situation de ce vieil homme, croisé quand j'étais adolescent, qui avait cédé son lit à ses livres et passait la nuit assis sur un fauteuil...

L'Évangile est-il dangereux pour la santé des élèves ?

Source: <https://www.mayer.im/2017-02-evangile-dangereux-pour-sante-des-eleves/>

10 février 2017 — Jean-François Mayer

La juxtaposition des trois titres m'a frappé, ce matin en voyant le site de [l'édition suisse romande du quotidien gratuit 20 minutes](#). Trois graves sujets d'actualité pouvaient alimenter les préoccupations des lecteurs : un attentat peut-être déjoué à Montpellier ; aux Pays-bas, saisie d'une énorme quantité d'ecstasy ; à Genève, menace d'un autre type, puisque des parents s'inquiètent et s'énervent de la distribution du Nouveau Testament à des adolescents, non loin de la sortie d'une école.

On ne comprend pas vraiment quel dommage la lecture du Nouveau Testament peut causer à un adolescent. Je n'ignore pas que la découverte de l'Évangile peut bouleverser des vies et susciter des conversions : mais je ne crois pas que beaucoup d'adolescents genevois décideront de partir en croisade après cette lecture... J'espère que les écoles genevoises encouragent la lecture et la connaissance de la Bible (en tout cas de

certains passages de celle-ci) : en dehors même de considérations religieuses, elle appartient au bagage culturel de tout Européen. On rencontre des athées qui se font un devoir d'en connaître au moins les grandes lignes pour cette simple raison : il y a des années, un proviseur de collège m'avait rapporté l'anecdote d'un collégien athée qui avait demandé à suivre le catéchisme protestant. Interrogé sur ses motifs, le jeune homme avait expliqué que, bien qu'athée, il estimait nécessaire de connaître la Bible, dans un pays tel que la Suisse, et pensait que les protestants seraient les mieux placés pour la lui faire découvrir : « Mes camarades tant protestants que catholiques me paraissent assez ignorants en matière de religion, mais les protestants semblent au moins connaître un peu la Bible. » Il est vrai que Genève ne compte [plus que 10 % de chrétiens réformés](#), malgré son héritage de centre protestant.

France
Un attentat déjoué à Montpellier?
 Quatre personnes soupçonnées de préparer un attentat ont été arrêtées vendredi matin dans l'Hérault, selon la police.

Pays-Bas
Saisie d'une énorme quantité d'ecstasy
 La police hollandaise a mis la main sur des matières premières permettant de fabriquer un milliard de cachets.

Carouge (GE)
Des Bibles distribuées à la sortie de l'école
 Une organisation évangélique s'est postée à l'extérieur d'un établissement scolaire et a offert des exemplaires du Nouveau Testament à des ados de 12 à 15 ans. Des parents sont furieux.

Sur le site de l'édition suisse romande du journal gratuit '20 minutes', le 10 février 2017 à 11h30.

Les distributeurs de ces exemplaires du Nouveau Testament appartenaient à l'[Association internationale des Gédéons](#), bien connue de longue date pour ses activités de distribution de la Bible ou du Nouveau Testament : nombre d'entre nous ont déjà découvert des exemplaires mis à disposition grâce à eux dans des chambres d'hôtel, par exemple. À ma connaissance, et sous réserve d'informations contraires, les Gédéons se contentent de distribuer les écrits bibliques, sans se livrer à une quelconque autre propagande ou inciter des gens à venir à des réunions. En Suisse, ce n'est pas la première fois qu'une distribution de ce genre cause des réactions. Je comprends bien le dilemme qui se pose aux autorités : celui de la régulation de la distribution de matériel dans l'espace public, et également de textes religieux — il y a eu le cas assez récent de distributions du Coran par une association aux liens considérés comme problématiques. Approchées par Aurélie Toninato,

journaliste de la *Tribune de Genève*, les autorités de la commune de Carouge, où s'est déroulée cette distribution, disent qu'[elles ne l'auraient pas autorisée](#), mais ajoutent aussitôt : « Comme nous aurions refusé l'autorisation à une entreprise qui démarcherait les élèves avec des produits gratuits. » Reconnaissons ici une certaine cohérence du point de vue pratique et juridique, malgré les limites de la comparaison.

L'interrogation que soulève pour moi cet incident est d'une autre nature : si une entreprise avait distribué gratuitement une nouvelle boisson gazéifiée en oubliant de demander l'autorisation, il y aurait peut-être eu une réaction administrative, mais pas un article dans la presse. En revanche, quand il s'agit de religion (pas seulement de religion chrétienne, d'ailleurs), le sujet devient sensible. Le mot de « prosélytisme », avec tout ce qu'il connote de suspect voire dangereux, surgit aussitôt. Des réactions irritées s'expriment dans les commentaires de presse, alors que personne ne s'indignerait d'une distribution d'un « produit » séculier (ou d'un papillon électoral). La religion, quant à elle, dérange de plus en plus de gens quand elle se manifeste dans l'espace public. Pourtant, autant les autorités ont le droit d'édicter des règlements pour fixer un cadre à l'utilisation de l'espace public, autant c'est une illusion de penser (comme le suggèrent certains commentaires qui suivent les articles de presse) que les religions ne sauraient s'exprimer dans celui-ci — à moins que n'en soient également bannies toutes les publicités politiques ou commerciales. Et même dans ce cas, les religions, avec tout ce qu'elles impliquent pour les hommes et pour les sociétés, représenteront finalement souvent plus qu'une simple affaire privée.

VPN : une solution simple et stable pour le grand public

Source: <https://www.mayer.im/2017-01-vpn-une-solution-simple-et-stable-pour-le-grand-public/>

29 janvier 2017 — Jean-François Mayer

Un VPN n'est plus seulement nécessaire pour des entreprises qui doivent échanger des données confidentielles ou pour des pirates amateurs de téléchargements illégaux. Tout utilisateur d'Internet — particulièrement les utilisateurs mobiles, c'est-à-dire la plupart d'entre nous — seraient bien avisés de s'équiper d'un accès VPN, pour mieux protéger leur vie privée et pour éviter des problèmes en accédant à des réseaux WiFi publics ou mal protégés. J'ai écrit l'an dernier un [long article](#) sur les solutions qui existent pour les utilisateurs en quête d'un degré de protection élevé : j'y reviendrai en fin de texte. Cependant, pour la majorité des gens, le besoin est surtout celui d'une solution offrant une sécurité raisonnable et permettant une utilisation simple, sans la moindre connaissance

technique. La solution doit être disponible, dans le cadre d'un même abonnement, pour un ordinateur de bureau, un ordinateur portable et un *smartphone*, avec sa propre application pour éviter la complication du recours à des outils tiers. En outre, elle doit présenter une parfaite stabilité : au cours de mes tests, j'ai vu plus d'une application VPN déconnecter sans prévenir ou ne pas se relancer automatiquement après la mise en veille de l'appareil.



ZenMate (version premium) protège non seulement les téléphones mobiles, mais aussi les ordinateurs, en cryptant tout le trafic.

Sur la base de tests effectués sur plusieurs mois, un service s'est profilé à la fois par sa simplicité et sa stabilité : [ZenMate](#), un service créé en Allemagne. En alternance, j'ai testé ZenMate et plusieurs autres services de VPN sur iPhone durant plusieurs mois. Avec les autres services, fréquemment, quand l'appareil passait en veille, le VPN n'était plus actif et devait être relancé manuellement lors de l'accès à l'écran, parfois même après un temps de veille très court. En revanche, avec ZenMate, je crois que cela ne s'est produit qu'une fois, et dans des conditions très particulières. Il suffit d'activer, dans la courte liste d'options de ZenMate, le choix *EverSecure*. Cette stabilité de l'application vaut tant pour les réseaux téléphoniques que pour les réseaux WiFi. L'application pour *smartphone* permet également d'activer un bloqueur de publicité, une protection contre le traçage et une défense contre les malicieux. Bien entendu, une liste de serveurs permet de choisir une variété de pays (une trentaine actuellement). Précision importante : ZenMate prévient ses clients que l'application ne fonctionne pas en Chine (qui vient d'ailleurs d'[annoncer une interdiction temporaire de l'usage du VPN](#)), en Iran et en Arabie saoudite ; si vous avez besoin d'un VPN pour ces pays, il faudra envisager une autre solution. Je recommande de [créer un compte](#)

[ZenMate](#) pour tester gratuitement la version complète (*Premium*) pendant une semaine, puis de vous abonner si elle vous convient (l'abonnement annuel, à 60 € actuellement, est beaucoup plus avantageux que l'abonnement mensuel). L'abonnement couvre jusqu'à cinq appareils simultanément : vous pouvez donc utiliser ZenMate en même temps sur votre ordinateur de bureau, votre ordinateur portable, votre iPad et votre iPhone !



Les utilisateurs de ZenMate ont accès à des serveurs dans une trentaine de pays. L'interface de l'application est très simple. En même temps, la stabilité est remarquable.

Pour une grande partie des utilisateurs, une solution telle que ZenMate me semble répondre aux besoins de protection. Si vous avez des exigences très élevées, mon article de février 2016 suggérait quelques pistes, en particulier [AirVPN](#). Cette évaluation vient d'être confirmée ce mois même par une [analyse technique](#) (en anglais) qui place AirVPN au sommet des offres de VPN en termes d'anonymat et de sécurité. AirVPN propose une application pour les ordinateurs ; sur les *smartphones*, il faut utiliser l'application tierce OpenVPN. AirVPN propose des abonnements très souples (3 jours, 1 mois, 3 mois...), qu'il est possible de réactiver en tout temps, ce qui en fait une excellente solution aussi bien principale que complémentaire (par exemple pour certains déplacements). En voyage, si on a vraiment besoin d'un VPN, il est d'ailleurs recommandable d'avoir accès à deux services au moins, afin de parer à toute éventualité.

Dans une ville, chacun a sa topographie

Source: <https://www.mayer.im/2017-01-ville-topographie/>

26 janvier 2017 — Jean-François Mayer

À la fin des années 1980, j'étais engagé dans une ambitieuse et dévorante recherche sur les groupes religieux et spirituels post-chrétiens dans la Suisse contemporaine. L'un des fruits en fut le livre [*Les Nouvelles Voies spirituelles. Enquête sur la religiosité parallèle en Suisse*](#) (L'Âge d'Homme, 1993). Chaque jour, je me trouvais « sur le terrain » pour visiter des centres, mener des entretiens ou assister à des réunions aux quatre coins du pays. Un jour, traversant la ville de Genève, je me rendis compte que toute ma topographie urbaine tournait autour de points de repère liés à mes recherches. Telle rue évoquait le siège d'une association ésotérique, telle place le lieu de réunion d'un groupe néo-hindou, tel quartier la présence d'une librairie spécialisée.

En fonction de nos centres d'intérêt, de nos relations et de nos expériences, chacun d'entre nous approche une ville avec une topographie particulière, à côté de lieux importants et connus de tout le monde. De plus, même ces sites n'ont pas la même signification pour tout le monde, car nos imaginaires y associent des références différentes. Sur le plan religieux, j'en avais pris conscience lors de deux voyages en groupe en Terre Sainte, il y a bien des années, l'un avec des pèlerins chrétiens orthodoxes, l'autre dans un cadre multireligieux : tout en me trouvant physiquement aux mêmes endroits, je n'avais pas toujours l'impression de visiter les mêmes lieux, car les guides n'y associaient pas les mêmes significations.



Le plan de ville de Winterthur à l'enseigne de Neue Wege choisit ses points de repère.

Cette semaine, j'ai reçu un plan de la ville suisse de Winterthur, publié à l'enseigne de *Neue Wege* (nouveaux chemins). Également [disponible et téléchargeable en ligne](#), la nouvelle édition de ce plan (tiré à 22.000 exemplaires) choisit une quarantaine d'adresses de commerces et services avec une offre « écologique, équitable, holistique, végétane, culturelle et particulièrement originale ». Les restaurants de la liste proposent donc tous des plats végétariens ou végétanes, de même que les magasins d'alimentation et pâtisseries. On trouve des commerces de vêtements bio et des chaussures végétanes, des thérapeutes orientés vers les médecines douces, et même un *bed & breakfast* qui se dénomme judicieusement « maison de la diversité ». Bien

entendu, le plan n'ignore pas l'office du tourisme, quelques librairies et des artisans. C'est une façon astucieuse de promouvoir ces commerces par les canaux touristiques. Mais aussi, sans quitter le centre de Winterthur, le visiteur attaché à un mode de vie « écologique, équitable, holistique et végétane » peut faire ses achats, s'alimenter et même dormir en retrouvant à travers la ville les repères de l'univers de références auquel il est attaché.

Le plan et ses mises à jour peuvent être consultés ou téléchargés sur ce site: <http://www.neue-wege-stadtplan.ch>

Le plan est une initiative de [Shanti](#), « commerce pour un mode de vie holistique », dont on peut découvrir quelques images sur sa [galerie de photographies](#).

Kiosque à journaux de la gare de Lausanne - II - Un compliment sur mon chapeau

Source: <https://www.mayer.im/kiosque-gare-lausanne-ii-chapeau/>

24 janvier 2017 — Jean-François Mayer

Après mes observations relatées dans le précédent billet, je suis en train de payer les quelques périodiques achetés quand j'entends à côté de moi une exclamation enthousiaste : « *Génial, votre chapeau !* » C'est un autre client qui me fait ce compliment. Son père, m'explique-t-il, en avait un semblable, mais il paraît qu'on n'en trouve plus aujourd'hui. J'explique à mon interlocuteur que j'ai acheté cette coiffe hivernale en Macédoine. Et c'est vrai que, dans la rue, je constate parfois des regards amusés ou impressionnés. Quelques personnes d'origine sans doute balkanique me saluent même ! C'est vrai que, lors de mes voyages, j'achète volontiers des chapeaux locaux qui m'amuse ou me plaisent. Mais je ne porte pas en Suisse un chapeau kirghiz ou un bonnet népalais...



Il y a quelques années, lors d'un colloque hivernal dans le Michigan, un participant serbe m'avait photographié avec mon couvre-chef macédonien, alors que nous étions en route vers un restaurant éthiopien. Un petit air de guerre froide, disiez-vous?...

Cela me rappelle une vieille histoire de vocabulaire chapelier. Adolescent, l'été approchant, le moment était venu de me procurer une protection contre le soleil. J'entrai vers un grand magasin. Une fois arrivé au rayon des chapeaux variés, je m'enquis auprès de la vendeuse : « *Je souhaite un couvre-chef pour l'été.* » Elle me regarda et, après un instant d'hésitation devant des rayons remplis... de couvre-chefs, elle me répondit avec assurance : « *Nous n'avons pas cela ici.* » Ce jour-là, je pris conscience du fossé que peut créer un vocabulaire...

Kiosque à journaux de la gare de Lausanne - I - Recherche mieux-être, désespérément...

Source: <https://www.mayer.im/kiosque-gare-lausanne-i-recherche-mieux-etre/>

24 janvier 2017 — Jean-François Mayer

Vingt minutes à attendre un train à la gare de Lausanne. Pas vraiment le temps de s'installer tranquillement pour boire un thé ou un café, depuis la fermeture de l'accueillant et traditionnel Buffet de la Gare (mais je ne vais pas relancer ici un sujet controversé parmi les Lausannois !). Plutôt une occasion d'explorer les rayons du marchand de journaux installé à côté du quai 1. À peine entré, mon regard est tombé sur un rayon qui aligne plusieurs magazines de yoga : je n'avais pas conscience qu'il existait autant de yogis ou aspirants yogis francophones. À côté, un autre magazine consacré aux énergies. Juste en dessous, *Paris-Match* évoque les médecines naturelles — en les associant au yoga à travers une attrayante page de couverture. La pile voisine propose *Psychologies*, qui suggère des « maîtres de vie », entre Freud et le Dalai Lama, Jésus et Montaigne, Gandhi et Socrate... Puisque j'ai décidé de publier à l'avenir, de temps en temps, des photographies pour accompagner mes billets, voici l'illustration de mon propos (il y avait encore d'autres magazines de yoga).



Tout cela témoigne d'aspirations diffuses et répandues. Peut-être une recherche de spiritualité mêlée de psychologie, ou d'un supplément d'âme (d'ailleurs, l'une des revues de yoga utilise en couverture le mot « spiritualité », en proposant d'infuser le yoga dans sa vie) ; certainement le souhait d'un mieux-être, irrigué par des ressources empruntées à d'autres cultures. La quête de vie épanouie fait écho au vieux précepte *mens sana in corpore sano*, mais prend une autre dimension dans un contexte occidental postmoderne. Elle donne naissance à une véritable industrie de publications et séminaires. Si nous ne pouvons prétendre être tous, à chaque instant, tourmentés par des questions existentielles, chacun d'entre nous aimerait être heureux. Il y a quelques années, un article du quotidien français *La Croix* (19 janvier 2011) évoquait la frénésie éditoriale autour de la quête du bonheur. En 2010, relatait l'article, pas moins de 286 livres en français étaient parus sur le thème, dont près d'une centaine dans la catégorie « ouvrages pratiques ». Pour atteindre le bonheur, nous sommes demandeurs de méthodes et de manuels. Il suffit de patienter dans la file d'attente d'un bureau de poste en Suisse, aujourd'hui, pour remarquer souvent plusieurs livres en vente proposant des recettes de bonheur, avec une dominante « pensée positive ». Les quêtes de sens occidentales contemporaines sont souvent imprégnées de ces approches. Une fois de plus, les observateurs du champ spirituel seraient avisés de prêter attention aux indicateurs que nous donne la « culture populaire » urbaine moderne.

Les [Éditions Recto-Verseau](#) publient régulièrement un *Guide du mieux-être en Suisse romande*, également [accessible en ligne](#).

Passage du site à WordPress

Source: <https://www.mayer.im/2017-01-passage-wordpress/>

20 janvier 2017 — Jean-François Mayer

Depuis son lancement en 2011, ce site de brèves était hébergé sur la plate-forme de *microblogging* Tumblr. Il y a quelque temps, j'ai décidé de le faire passer à WordPress, solution plus commode et plus souple. En outre, cela me permet de moderniser l'apparence du site et d'améliorer sa lisibilité.

Vous vous trouvez sur le nouveau site : tout le contenu a migré dans ce nouvel environnement. Les anciens liens redirigent en principe vers les nouveaux. Ainsi, tous les articles publiés restent accessibles.

En dehors de la présentation, le site restera identique à celui que connaissent ceux qui me font l'amitié de lire ces billets depuis six ans déjà. Seule innovation : une illustration sera de temps en temps ajoutée à un article. En outre, une page d'archives plus commode pour faire défiler la liste chronologique des articles a été mise en place.

Bonne lecture !



© F9photos | Dreamstime.com – [Un visage du temple de Bayon, Angkor, Cambodge](#)

Idées de scénarios de politique-fiction - II - Autour d'un président américain...

Source: <https://www.mayer.im/2017-01-politique-fiction-ii-president-americain/>

19 janvier 2017 — Jean-François Mayer

Le second scénario qui m'est venu à l'esprit le mois dernier a été inspiré par la lecture d'un article de l'*Economist*, qui expliquait, après l'élection de Donald Trump, quelle est la procédure pour l'utilisation de l'arme nucléaire par les États-Unis. D'après cet article, c'est bel et bien le président qui, finalement, a le pouvoir de décision, même si ses conseillers les plus proches sont d'un autre avis.

Après avoir observé les réactions face au nouveau président, je me suis dit que cela offrait une excellente matière à un scénario. (Je le précise : si je m'attends à certaines décisions qui feront des vagues ou auront des conséquences profondes dans certaines régions du monde — par exemple autour du statut de Jérusalem comme capitale d'Israël, comme le remarque Gershom Gorenberg [dans un récent article](#) — je ne soupçonne pas le président Trump d'avoir l'intention d'envoyer des bombes nucléaires sur une saute d'humeur.)

Voici mon scénario, tel que je le vendrais à Hollywood : un président des États-Unis est convaincu qu'un pays représente pour les États-Unis une menace vitale et que le recours à l'arme nucléaire est devenu le seul moyen d'y parer. Seul un petit cercle autour de lui est informé. Si certains analystes alimentent cette conviction, les proches conseillers du président et les hauts gradés qu'il consulte sont en revanche certains qu'une telle riposte va déclencher une guerre mondiale, mettant peut-être en péril la survie de l'humanité. Que font les conseillers ? Faut-il convaincre un garde du corps de tuer le président ? Lui substituer un sosie ? Le déclarer fou et le faire interner ? Causer un crash de l'avion présidentiel ? Conflit de conscience : loyauté envers le président ou agir pour ce qu'on croit être l'intérêt de l'humanité ?

C'est le genre de frisson dont certains scénarios de films américains sont friands. Je n'ai pas encore trouvé une bonne conclusion en revanche. Je ne suis pas sûr que Hollywood achèterait un scénario qui se termine par l'extinction de l'humanité. Encore que...

Et si un producteur de Hollywood veut reprendre cette idée de scénario, je suis très ouvert aux propositions, accompagnées d'un chèque avec un nombre raisonnable de zéros...

Idées de scénarios de politique-fiction - I - Autour de la campagne présidentielle en France...

Source: <https://www.mayer.im/2017-01-politique-fiction-i-presidentielle-francaise/>

19 janvier 2017 — Jean-François Mayer

À la fin de l'année 2016, il m'est venu deux idées de scénarios de politique-fiction : l'un pour roman français, l'autre pour film hollywoodien. Si j'avais eu du temps, peut-être me serais-je risqué à les développer, ou à en faire de petites nouvelles. Mais j'ai bien d'autres choses à faire, et des délais à tenir. En outre, je ne crois pas avoir les talents d'un auteur de roman. Je me borne à partager ces deux idées, pour l'amusement de quelques lecteurs peut-être...

Donc, ce premier billet autour de la campagne présidentielle française, ce rituel politique régulièrement renouvelé, qui mobilise tant d'énergies et suscite tant de commentaires. Comme le remarquait Hubert Huertas hier : « *La France est malade de l'élection présidentielle qui résume sa vie politique, tous les cinq ans, au choix d'un homme providentiel de plus en plus contesté, et de plus en plus minoritaire même s'il est censé incarner la nation tout entière. [...] Le récit de la vie politique française se résume ainsi à une anticipation du résultat de la présidentielle, un pari sur le gagnant d'une course par élimination.* » Et d'évoquer « *un environnement qui transforme la chronique politique en chronique sportive, service du loto compris* » (« [Croquis. De Mélenchon à Macron, les ressorts d'un déséquilibre](#) », *Mediapart*, 18 janvier 2017). Ainsi se retrouve une France qui n'a plus voulu de roi...

Voici mon scénario, simple, mais ouvrant la porte à de multiples scènes savoureuses et rebondissements : au premier tour, Marine Le Pen et Jean-Luc Mélenchon se retrouvent en tête. Panique dans les états-majors des formations classiques ! Que faire ? Pour qui recommander de voter au second tour ? Sans parler des commentaires dans les capitales des grands pays ou de la part des instances européennes !

Un divertissant scénario pour un petit roman de politique-fiction. À côté des ralliements à l'un ou l'autre candidat et des justifications pour le faire (de façon plus aisée à gauche qu'à droite, dans cette configuration), on peut broder ensuite avec des hommes politiques concoctant des plans bizarres pour « *sauver la démocratie* » — des vertus de l'abstention à l'appel aux forces armées ou à l'élimination physique d'un candidat. Bien mené, mettant en scène caricaturalement les figures aisément reconnaissables du paysage politique français, ce roman aurait son petit succès éphémère dans les librairies. Et il se conclurait par la phrase : « *Au soir du second tour, le monde découvre que le peuple français avait élu...* », les points de suspension finaux laissant chacun libre d'imaginer l'issue préférée...

Je précise que je tiens ce scénario pour improbable dans la réalité, même si l'élection présidentielle française de 2017 présente bien des aspects inattendus, ouvrant des perspectives imprévisibles il y a quelques mois encore.

L'observateur des religions et son identité de chercheur

Source: <https://www.mayer.im/2017-01-observateur-religions-identite-chercheur/>

18 janvier 2017 — Jean-François Mayer

« *Vous apporterez l'éclairage du sociologue* », me dit ce matin ma voisine de séance, en évoquant l'intervention que je dois prononcer lors d'une session de réflexion le mois prochain. J'approuve poliment, avant de lui souffler : « *Mais je ne suis pas sociologue.* »

J'ai l'habitude des rattachements disciplinaires immérités. Hier, un correspondant m'envoyait une circulaire annonçant une conférence que je donnerai à la fin du mois. J'y découvre que je serais « docteur en théologie à l'Université de Fribourg ». Je n'ai pas le moindre titre universitaire en théologie (et cela fait plusieurs années que je ne donne plus de cours à l'Université de Fribourg). Il m'est arrivé aussi, surtout lors de déplacements dans des pays lointains, d'être identifié comme prêtre ou pasteur. Je ne suis pas étonné : pour bien des gens, étudier les religions reste l'affaire du clerc et du théologien. Et j'ai d'ailleurs rencontré plus d'un groupe religieux qui avait du mal à comprendre en quoi son existence pouvait intéresser les sciences sociales.

Je le redis : je suis historien. Ma vocation d'historien est bien ancrée : née en troisième année d'école primaire, comme en témoigne une enfantine rédaction sur le thème « le métier que j'exercerai quand je serai grand ». Je sais que mon approche garde la touche historique. Mais je comprends qu'on puisse se tromper. Je fréquente plus les colloques de sociologues des religions que ceux des historiens. S'il m'arrive aussi de me livrer à des recherches dans des archives et de publier des articles d'histoire, la plupart du temps ma méthode combine enquête de terrain et étude des textes. Dans une conférence que j'avais été invité à prononcer devant de jeunes chercheurs, je m'étais décrit comme historien aventuré sur le terrain des sociologues. À vrai dire, je n'accorde pas trop d'importance aux barrières disciplinaires : ce qui m'importe est le résultat, quels que soient les outils utilisés. Un bon travail de recherche m'intéresse et m'apporte quelque chose, qu'il soit le fruit des efforts d'un ethnologue, d'un historien, d'un juriste, d'un sociologue, d'un théologien...

Je n'ignore pas pour autant les accents et orientations qu'inspire une discipline. Sur le même sujet dans le domaine des religions, assister à un colloque organisé à l'enseigne de la sociologie, de la psychologie ou de la criminologie, par exemple, sera une expérience

différente. Les questions posées et les résultats espérés ne sont pas les mêmes.

Je continuerai de m'afficher comme historien, tout en sachant bien que je serai plus souvent décrit comme sociologue, ce qui ne me gêne pas — du moment que mes estimés collègues sociologues ne s'insurgent pas contre une (involontaire) usurpation disciplinaire ! Et je ne me suis jamais encore trouvé dans l'amusante situation décrite par Samir Amghar, qui terminait sa thèse sur des courants de l'islam contemporain et auquel un interlocuteur demanda : « *Alors, tu l'as bientôt finie, ta thèse en scientologie ?* »

Je publierai sans doute cette année le texte de ma conférence sur mes expériences d'historien parmi les sociologues, qui évoque en fait plus largement ma démarche de chercheur sur des terrains parfois sensibles. En attendant, je rappelle mon article de février 2016 : [La position du chercheur: étude des religions et débat public](#).

Siri m'écoute...

Source: <https://www.mayer.im/2017-01-siri-ecoute/>

17 janvier 2017 — Jean-François Mayer

« *Dis, Siri...* » Je n'utilise pas l'assistance vocale de mon iPhone. J'ai l'impression qu'il me comprend souvent de travers, ou que je puis trouver plus efficacement ce que je cherche sans passer par cet intermédiaire. Pourtant, comme beaucoup d'autres utilisateurs, je ne manque pas de configurer les commandes vocales quand je fais l'acquisition d'un nouvel appareil. Sans jamais réfléchir à ce que cela implique peut-être.

« *Adressez-vous à Siri comme à un ami et il vous aidera à faire toutes sortes de choses. Envoyer des messages, passer des appels, découvrir la constellation d'Orion, tirer à pile ou face...* » C'est ce qu'affirme la [publicité d'Apple](#). Siri aurait réponse à tout, ou presque...

Il y a quelques jours, je ne sais plus où (dans un journal ou sur un site), j'ai lu quelques remarques sur les conséquences inattendues du fonctionnement d'assistants vocaux, toujours actifs pour répondre avec empressement à nos demandes : ainsi, l'assistant vocal d'Amazon aurait déjà valu quelques commandes involontaires de produits par des clients, qui avaient commis l'erreur d'exprimer trop explicitement leurs attentes devant leur « ami » électronique... Siri était mentionné au détour de l'article.

Ce matin, j'ai décidé d'en avoir le cœur net. J'ai placé devant moi mon téléphone éteint. J'ai prononcé la phrase magique : « *Dis, Siri...* » Et aussitôt, tel le génie sortant de sa lampe, Siri m'a demandé ce qu'il pouvait faire pour moi.

Et si je passe en mode avion ? L'écran du téléphone s'active aussi, mais pour expliquer que Siri n'est pas disponible, car il ne peut se connecter à Internet.

Ainsi, même éteint, mon téléphone m'écoute en permanence, afin de me permettre de m'adresser à lui « *comme à un ami* ». S'il était programmé pour le faire, il pourrait théoriquement aussi transmettre (en temps réel ou non) tous mes propos, émis à distance audible, à un surveillant à distance.

D'un seul coup, j'ai eu l'impression de m'être docilement équipé moi-même des moyens pour être espionné. Ou de me retrouver insidieusement sur la même voie que les astronautes du classique film *2001, l'Odyssée de l'espace*, avec un appareil encore plus puissant que l'ordinateur [Hal 9000](#), qui se substitue aux humains pour tenter de prendre la contrôle de la mission spatiale.

Je ne suis pas paranoïaque, je ne crois pas qu'Apple (ou quelqu'un d'autre) veuille passer ses journées à m'écouter et je n'imagine pas être surveillé — tout au plus par des spécialistes de marketing qui essaient d'établir mon profil ciblé... À défaut de faire vœu de silence (Siri chez les moines trappistes !), la prochaine fois que je devrai dire à un interlocuteur quelque chose de vraiment confidentiel, je mettrai pourtant quelques épaisseurs de mur entre mon *smartphone* et moi...

... Mais non, voyons, Siri, il ne faut pas mal prendre ma remarque !... Je ne voulais pas te vexer !... Bien sûr que tu es mon ami !... « *Dis, Siri... si je suis sage et que j'obéis bien à l'avenir, tu promets de ne rien rapporter à tes employeurs sur mes confidences imprudentes et mes propos politiquement incorrects ?...* »